

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

Qui vive? — France!

Il leur faut, et depuis longtemps, se rendre à l'évidence : la France est là, bien vivante, unie, résolue, riche en hommes et en ressources, prête à travailler, à souffrir, à lutter de toute manière, aussi longtemps qu'il sera nécessaire pour obtenir le seul résultat qu'elle puisse admettre : la libération de la patrie, de l'Europe et du monde. Un personnage allemand, quittant Paris au commencement d'août 1914, disait : « Ce qui nous aidera, ce sera la révolution. » D'un bout à l'autre de l'Allemagne, on répétait : « La France n'a plus ni enfants, ni moralité, ni énergie ; elle se survit, elle se meurt. » Et voilà que réapparaît la France d'autrefois, intrépide, ardente, enthousiaste, calme en même temps, et capable d'une persévérance indéfinie.

Que signifie ce spectacle paradoxal ? Comment la France ose-t-elle ressusciter, alors que l'infâbilité allemande, appuyée sur l'érudition allemande et sur la métaphysique allemande, a décreté qu'elle était morte ? Elle a joué son rôle, elle a offert à « moi » allemand l'obstacle, le « non-moi », qui lui était nécessaire pour prendre conscience de lui-même et se développer triomphalement. Aujourd'hui elle n'offre plus que des résidus, qu'il appartient à l'Allemagne d'animer d'une vie nouvelle en les faisant entrer dans son cercle d'influence.

Ainsi parlent-ils, au nom de ce dogmatisme qui, selon le général von Bernhardi, est un trait essentiel de leur caractère. Mais ce dogmatisme leur masque le réel. La France d'aujourd'hui n'est pas autre que la France d'hier. Elle n'est pas le fruit d'un miracle, le fait d'un hasard dont la persistance pourrait paraître invraisemblable. Les Français n'ont jamais cessé d'aimer passionnément, et leur sol, auquel ils se sentent intimement unis de corps et d'esprit, et le patrimoine d'honneur, de vaillance, de générosité, d'idéal moral et religieux, que leur ont légué leurs ancêtres. Fiers de leur patrie, ils veulent invinciblement qu'elle vive et qu'elle soit grande. Or, dans l'ordre des choses morales, c'est le « vouloir vivre » qui est la vie. Les forces physiques tuent les corps. Mais l'esprit qui veut subsister est indestructible, et, si le corps où il se manifeste se dissout, il le reconstitue. La foi d'une paysanne a rétabli la France.

La présente guerre n'a point ressuscité ou transformé cette France, qui jamais n'avait cessé d'être, et d'être elle-même. Mais elle nous a avertis d'employer désormais, aussi largement et méthodiquement que possible, pour les fins nécessaires, les ressources infinies dont la nature et la vertu de nos ancêtres nous ont dotés. Aujourd'hui elle nous fait voir, avec une clarté irrésistible, la misérable vanité de tout esprit de parti qui ne se subordonnerait point à l'intérêt supérieur de la patrie. Elle

nous fait toucher du doigt la puissance incomparable de l'union, de la solidarité, de la discipline, de la camaraderie franche et universelle, de la confiance et du dévouement mutuels. L'impulsion qu'elle nous donne aujourd'hui subsistera demain ; et, en combinant son haut idéal chevaleresque avec la vaste et forte organisation que le progrès des sciences rend possible, en associant étroitement l'activité, la dignité et l'obéissance, la France vaincra aujourd'hui, et, demain, poursuivra ses hautes destinées. Il est éternel le cri : Qui vive ? — France !

ÉMILE BOUTROUX,
de l'Académie française.

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE sur le front

Le Président de la République, accompagné du général Joffre, est arrivé à Toul dimanche à huit heures du matin. Il a consacré la journée de dimanche à la visite de la région fortifiée de Toul et des organisations défensives de la Woëvre. Le Président et le général en chef se sont également arrêtés dans un certain nombre de cantonnements où les recrues de la classe 1916 achèvent leur instruction. Ils ont vivement admiré l'excellente tenue de ces jeunes troupes.

Lundi, le Président a parcouru la région fortifiée de Verdun, notamment les Hauts-de-Meuse. Il a, en outre, visité plusieurs formations sanitaires.

Il est rentré à Paris mardi matin pour présider la séance du conseil des ministres.

VOYAGE MINISTÉRIEL en Italie

M. Aristide Briand, président du conseil, ministre des affaires étrangères, et M. Léon Bourgeois, ministre d'Etat, se rendent à Rome et feront une visite au front italien.

Les ministres seront accompagnés par le général Pellé, major général, et le colonel Morin, du grand quartier général, et par M. de Margerie, directeur des affaires politiques au ministère des affaires étrangères.

C'est mercredi que M. Briand et M. Bourgeois quitteront Paris pour Rome, où ils arriveront jeudi. Des conférences auront lieu avec MM. Salandra, président du conseil; Sonnino, ministre des affaires étrangères, et les autres membres du cabinet italien.

Les ministres français et leurs collaborateurs se rendront ensuite sur le front de l'armée italienne, où le roi Victor-Emmanuel leur accordera une audience à son quartier général. Ils verront aussi le général Cadorna, commandant en chef des armées.

M. Briand et M. Bourgeois, ainsi que les autres membres de la mission, seront de retour à Paris, mardi, 15 courant.

La Parole du Tsar

C'était au commencement d'août 1914. Le 5 de ce mois, M. Paléologue, notre ambassadeur, était mandé à Péterhof, l'empereur ayant manifesté le désir de le voir.

— J'ai voulu vous exprimer toute ma gratitude et mon admiration pour votre pays, lui dit Nicolas II. En se montrant une si fidèle alliée, la France a donné au monde un exemple inoubliable de patriotisme et de loyauté. Transmettez, je vous prie, à votre gouvernement, mes remerciements émus.

L'émotion du souverain était manifeste. L'ambassadeur répondit :

— Le gouvernement de la République sera très sensible aux remerciements de Votre Majesté. Il les mérite peut-être par la promptitude et la résolution avec lesquelles il a fait ce qu'il devait faire. Pas un instant il n'a hésité, et j'ai ressenti autant de bonheur que de fierté de n'avoir à transmettre à vos ministres que des paroles de soutien, des assurances de solidarité.

— Je le sais, je le sais, s'écria l'empereur. D'ailleurs, je n'ai jamais douté de la France.

— La France non plus, sire, n'a jamais douté de la Russie. Ce n'est pas faute que l'Allemagne se soit ingénier à nous démontrer que dans l'alliance nous faisions un métier de dupes, que la Russie ne ferait jamais la guerre pour une cause française ; qu'au surplus, l'ordre de mobilisation générale serait le signal de la révolution dans tout votre empire.

Le regard de l'empereur traduisait son indignation et sa voix tremblait de colère :

— Comment ! on a osé vous dire que si la France était attaquée, je ne viendrais pas à son secours, que je manquerai au serment de notre alliance ! Mais pourquoi m'étonner ? L'empereur Guillaume est le mensonge en personne. De tous les télégrammes dont il m'a accablé pendant cette dernière crise, pas un n'était sincère : tous sonnaient faux, même celui où il invoque l'amitié qu'il a jurée à la Russie devant le lit de mort de son grand-père. Et quelle hypocrisie encore dans le dernier, où il m'adresse un suprême appel pour sauver la paix, et qu'il m'a expédié six heures après m'avoir fait remettre sa déclaration de guerre !

Cet entretien, désormais historique, se continua pendant près d'une heure. La lutte qui allait s'engager, l'empereur la prévoyait très rude, très périlleuse, très longue. Il fallait s'armer de courage et de patience. Quant à lui il était résolu, pour obtenir la victoire, à sacrifier jusqu'à son dernier roule et son dernier soldat.

— Tant qu'il y aura un ennemi sur le territoire russe ou sur le territoire français, je ne signerai pas la paix.

Et comme l'ambassadeur lui signalait la nécessité de faire marcher son armée sans perdre une minute, il reprenait :

— Aussitôt la mobilisation terminée, j'ordonnerai la marche en avant. Mes troupes sont pleines d'ardeur et l'attaque sera menée avec toute la vigueur possible.

L'empereur se tut et, durant une minute, il resta silencieux; puis, attristant vivement l'ambassadeur dans ses bras, il dit à demi-voix :

— J'embrasse en vous ma chère et glorieuse France!

ERNEST DAUDET.

Faits de guerre DU 4 AU 8 FÉVRIER

En Belgique.

Notre artillerie, de concert avec l'artillerie britannique, a exécuté des tirs de démolition sur les ouvrages ennemis en face de Boesinghe. A l'est de la même région, elle a réduit au silence deux batteries ennemis; elle a bombardé deux fois le fortin Vauban, près de Hiet Sas, et les tranchées ennemis en face de Steenstraete.

En Artois.

Un tir de nos batteries a provoqué de fortes explosions dans les lignes ennemis, vers Saint-Laurent, au nord-est d'Arras.

Entre Somme et Oise.

Notre artillerie lourde a pris sous son feu une colonne d'infanterie et des convois qui entraient à Roye; elle a canonné un train entre Roye et Chaulnes.

Sur le front de l'Aisne.

Notre artillerie a détruit un blockhaus ennemi à la lisière sud du bois des ouvrages; elle a bombardé avec succès la tête de pont de Venizel, les ouvrages ennemis en face du plateau de Chassemy, cœur de la région de Vendresse et de Cernay.

En Champagne.

Notre artillerie a bombardé les organisations ennemis dans la région de Tahure et du mont Tétu, et sur le plateau de Navarin. A la fin de la journée du 5 février, elle a exécuté des tirs de destruction très efficaces sur les tranchées ennemis dans la région de Maisons-d'Orsay; ces tranchées ont été profondément bouleversées; plusieurs dépôts de munitions ont sauté; nos projectiles ayant démolis des réservoirs à gaz suffocants, des troupes ennemis ont été rejetées par le vent sur les lignes ennemis. Notre artillerie lourde a pris sous son feu les établissements ennemis près de Chalierange où un grand incendie s'est déclaré.

En Argonne.

Notre artillerie a bombardé les organisations ennemis dans la région de Saint-Thibaut et les tranchées au nord de Saint-Thibaut, entre l'Aisne et l'Argonne, et dans le secteur de la Harazée.

Dans la région de la Haute-Chevauchée, nous avons occupé la lèvre nord d'un entonnoir provoqué par l'explosion d'une mine allemande. A Saint-Hubert, nous avons fait sauter un camouflet et trois mines à Vauquois.

En Lorraine.

Notre artillerie a bombardé les organisations ennemis sur le front Nomeny, Morville; elle a été très active dans les régions de Coincourt et de Domèvre.

FRONT RUSSE

Des aéroplanes allemands et des zeppelins ont survolé le district de Riga et la région de Dvinsk. Des aviateurs russes ont lancé des bombes sur la ville de Mitau, sur la gare et le pont du chemin de fer sur l'Aa.

Une automobile blindée allemande a été atteinte et détruite à coups d'obus dans le secteur de Dvinsk.

En Galicie, plusieurs postes ennemis ont été anéantis et dispersés.

Au nord de Boyan, les Russes ont fait exploser un fourneau de mine, ont occupé l'entonnoir et, de cette position, ont criblé l'ennemi de ses vives et des soldats. C'était entre Roulers et Courtrai, en Belgique, à la chute du jour.

Le temps était clair, le soleil éclatant; lançait ses derniers rayons sur la terre avant de disparaître à l'occident.

Garros, s'étant élevé à une grande hauteur, aperçut sur la voie ferrée qui relie ces deux villes un train en marche. Avec la maîtrise de soi, le sang-froid qui le caractérisent, il fond comme l'oiseau de proie sur sa victime et survole à une trentaine de mètres le train en marche qui ne peut lutter de vitesse avec lui. L'effroi se manifeste aussitôt chez nos ennemis. La machine hurle, sifflé, avec un accent de

détresse, des cris se font entendre, des commandements se précipitent, la fusillade crie.

Garros lâche un obus qui éclate sur le train. Des hommes sont blessés, de nombreux soldats descendent à terre par les portières et dirigent sur l'aéroplane des milliers de coups de feu. Garros n'est pas atteint, mais le moteur de son appareil n'obéit plus à sa main experte, il le sent; il gagne le haut des airs où il se maintient avec peine, et pendant que le train file et disparaît, le moteur s'arrête. La machine ne fonctionne plus. Garros se voit dans l'obligation d'atterrir. Il dirige en vol plané son aéroplane dans un champ et s'y pose.

Notre vaillant aviateur met le feu à son avion, puis s'élanse dans l'espoir de conquérir sa liberté. Mais les Prussiens sont là! Il est cerné.

Garros jette les yeux autour de lui. Devant, c'est un champ immense, sans abri, sans haie ni clôture. Où fuir? Il aperçoit un fossé rempli d'eau. Il s'y précipite.

Quelques instants après, Garros, couvert de bâches et de feuilles mortes, entend les pas, les voix d'une patrouille allemande et les bruits rapprochés d'une fusillade. Un soldat allemand passe à 50 mètres de lui sans le voir. Il veut sortir de sa cache, quand de nouvelles voix se font entendre. Un groupe d'Allemands s'approche et passe sans le découvrir. Garros respire, il se croit sauvé. Il reste cependant sans faire un mouvement.

Trois quarts d'heure s'écoulent; il a de l'eau jusqu'aux genoux, mais la nuit vient, la nuit qui est peut-être pour lui le salut. Hélas! une troisième patrouille plus nombreuse s'avance et se met à fouiller tous les replis du terrain, à battre les fossés et les buissons. Un soldat allemand découvre la cache et l'homme immobilisé. Il pousse un cri et dirige en même temps son fusil sur la poitrine de Garros. La patrouille est réunie tout entière autour de lui.

On le hisse sur le bord du fossé, au milieu de hurlements atroces; on le fouille, on le brutalise; un soldat allemand lui fait une bosse à la tête en le frappant avec le plat de son sabre, puis on le conduit vers une voiture d'ambulance qui se trouvait à l'orée d'un bois. Là, on le ligote avec des sangles sur un brancard. Le brancard est ensuite poussé sous une banquette sur laquelle s'assoient les Allemands. L'un d'eux, qui avait été blessé par l'obus lancé par Garros, essaye de le transpercer avec sa baïonnette. Il en est empêché par ses camarades.

Une heure après, l'ordre arrive de conduire Garros au village où il est interrogé.

Après cet interrogatoire, il passe la nuit en cellule et fut conduit le lendemain en automobile à Bruxelles et de là dirigé vers l'Allemagne.

SUR MER

Dans la soirée du 6 février, un croiseur anglais et un torpilleur d'escadre français qui protégeaient l'évacuation de l'armée serbe, ont rencontré dans l'Adriatique une escadrille de quatre destroyers ennemis. Ceux-ci aussitôt canonnés ont filé vers Cattaro.

Le lendemain, au jour, les deux navires alliés ont été de nouveau attaqués devant Durazzo; un sous-marin ennemi a tenté de couler le croiseur anglais, mais la torpille a manqué le but. Le sous-marin poursuivi n'a pu renouveler son attaque.

Garros prisonnier

Samedi matin, vers onze heures trente, le sergent pilote Guynemer a livré combat à un avion ennemi dans la région de Frise et l'a abattu en flammes entre Assevillers et Herbecourt. C'est le cinquième appareil ennemi abattu par cet aviateur.

Le sergent pilote Guynemer est un tout jeune homme. Il a vingt et un ans à peine. Quand la guerre éclata, il était encore élève d'un de nos lycées. Sans attendre l'appel de sa classe, il s'engagea dans l'aviation. En avril 1915, il obtint son brevet de pilote, et, aujourd'hui, il est le digne successeur des Garros, des Pégoud et des Gilbert, après avoir été leur émule. Chevalier de la Légion d'honneur, médaille militaire, titulaire de la Croix de guerre avec les quatre palmes rappelant ses quatre précédentes citations à l'ordre de l'armée, Guynemer a livré, samedi, victorieusement son quinzième combat.

Le hardi pilote avait, antérieurement à son exploit d'hier, descendu quatre avions ennemis: les 5, 8, 11 et 14 décembre. Les deux premiers tombèrent en territoire ennemi; le troisième dans nos lignes; le quatrième était un Fokker que Guynemer abattit après un duel prolongé au cours duquel son propre appareil fut complètement mutilé.

ECHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Contes du "BULLETIN"

TOINE

(Suite.)

Prosper Horslaville excita la vieille, s'amusa de ses colères.

La voyant un jour plus exaspérée que de coutume, il lui dit :

— Hé! la mé, savez-vous c'que j'srais, mé, si j'étais de vous?

Elle attendit qu'il s'expliquât, fixant sur lui son œil de chouette.

Il reprit :

— Il est chaud comme un four, vot'homme, qui n'sort point d'son lit. Eh ben, mé, j'l'a fraîch couver des œufs.

Elle demeura stupéfaite, pensant qu'on se moquait d'elle, considérant la figure mince et rusée du paysan qui continuait :

— J'y en mettrai cinq sous un bras, cinq sous l'autre, l'même jour que je donnerais la couve à une poule. Ça naîtrait d'même. Quand ils seraient éclos j'porterai à vot'poule les poussins de vot'homme pour qu'à les élève. Ça vous en frait de la volaille, la mé!

La vieille, interdite, demanda :

— Ça se peut-il?

L'homme reprit :

— Si ça s'peut! Pourqué que ça n'se pourroit point! Pisqu'on fait ben couver d's œufs dans une boîte chaude, on peut ben en mett'couver dans un lit.

Elle fut frappée par ce raisonnement et s'en alla, songeuse et calmée.

Huit jours plus tard, elle entra dans la chambre de Toine avec son tablier plein d'œufs. Et elle dit :

— J'veins d'mett' la jaune au nid avec dix œufs. En v'là dix pour té. Tâche de n'point les casser.

Toine, éperdu, demanda :

— Qué que tu veux?

Elle répondit :

— J'veux qu'tu les couves, propre à rien. Il rit d'abord; puis, comme elle insistait, il se fâcha, il résista, il refusa résolument de laisser mettre sous ses gros bras cette graine de volaille que sa chaleur ferait éclore.

Mais la vieille, furieuse, déclara :

— Tu n'aura point d'fricot tant que tu n'les prendras point. J'verrons ben c'qu'arrivera.

Toine, inquiet, ne répondit rien.

Quand il entendit sonner midi, il appela :

— Hé! la mé, la soupe est-il cuite?

La vieille cria de sa cuisine :

— Y a point de soupe pour té, gros feignant.

Il crut qu'elle plaisantait et attendit, puis il pria, supplia, jura, fit des "va-t-au nord et des va-t-à-sud" désespérés, tapa la muraille à coups de poing, mais il dut se résigner à laisser introduire dans sa couche cinq œufs contre son flanc gauche. Après quoi il eut sa soupe.

Quand ses amis arrivèrent, ils le crurent tout à fait mal, tant il paraissait drôle et gêné.

Puis on fit la partie de tous les jours. Mais Toine semblait n'y prendre aucun plaisir et n'avancait la main qu'avec des lenteurs et des précautions infinies.

— T'as donc l'bras noué? demandait Horslaville.

Toine répondit :

— J'ai quasiment une lourdeur dans l'épaule. Soudain, on entendit entrer dans le café; les joueurs se turent.

C'était le maire avec l'adjoint. Ils demandèrent deux verres de fine et se mirent à causer des affaires du pays. Comme ils parlaient à voix basse, Toine Brûlot voulut coller son oreille contre le mur, et, oubliant ses œufs,

il fit un brusque « va-t au nord » qui le coucha sur une omelette.

Au juron qu'il poussa, la mère Toine accourt, et devinant le désastre, le découvrit d'une secousse. Elle demeura d'abord immobile, indignée, trop suffoquée pour parler devant le cataclysme jaune collé sur le flanc de son homme.

Puis, frémissant de fureur, elle se ria sur le paralytique et se mit à lui taper de grands coups sur le ventre, comme lorsqu'elle lavait son linge au bord de la mare. Ses mains tombaient l'une après l'autre avec un bruit sourd, rapides comme les pattes d'un lapin qui bat du tambour.

Les trois amis de Toine riaient à suffoquer, toussant, éternuant, poussant des cris, et le gros homme effaré paraît les attaques de sa femme avec prudence, pour ne point casser encore les cinq œufs qu'il avait de l'autre côté.

GUY DE MAUPASSANT.

(A suivre.)

Fantaisies.

LOIN DU FRONT

M. DUJONC. — Je vous demande pardon, monsieur. Je suis Dujonc, le locataire du septième...

LE PROPRIÉTAIRE. — Ah! bon! très bien! J'vous r'nettais pas, monsieur Dujonc. Et madame Dujonc, elle va bien, et la p'tite Dujonc, et le p'tit Dujonc?... Allons, tant mieux... Et qu'est-ce qui vous amène, mon père Dujonc?

M. DUJONC. — Je viens vous faire une petite confidence, monsieur...

LE PROPRIÉTAIRE. — Ah!!! votre bourgeoise s'est trotte avec le coiffeur?

M. DUJONC. — Non. C'est une autre chose. Je vais vous dire, monsieur; c'est plein de punaises, chez moi.

LE PROPRIÉTAIRE, gravement. — Des punaises?

M. DUJONC. — Oui.

LE PROPRIÉTAIRE, plus gravement encore. — Et qu'est-ce que c'est que ces punaises-là?

M. DUJONC. — C'est le locataire d'avant moi qui les a laissées. A preuve que le papier est farci.

LE PROPRIÉTAIRE. — Ah! diable, c'est le locataire d'a... (récapitulant); c'est le locataire d'avant qui les a laissées... Ça, c'est grave.

M. DUJONC. — Pourquoi?

LE PROPRIÉTAIRE. — Parce que je n'ai pas son adresse... si je l'avais, on pourrait s'arranger?... Je lui écrirais... mais dans ces conditions-là, je ne peux rien décider... pour le moment.

M. DUJONC, avec humeur. — Alors, moi, quoi qu'il faut que j'fasse avec les punaises?

LE PROPRIÉTAIRE, bravement. — Ecoutez, monsieur Dujonc, je suis un bon homme, moi, je ne demande qu'à tout arranger. Eh bien! je crois que j'ai trouvé un joint. Patientez encore une quinzaine..., trois semaines au plus... Si, d'ici là, l'ancien locataire n'est pas venu les reclamer, eh bien! ma foi, elles seront à vous, ces punaises — et vous pourrez les garder.

George AURIOL.

PAROLES FRANÇAISES

La victoire appartient au plus opiniâtre.

NAPOLÉON.

Ce numéro du « Bulletin des Armées » est accompagné d'un Supplément entièrement consacré au Tableau d'honneur.

Démission de M. René Besnard sous-secrétaire d'Etat de l'aéronautique

M. René Besnard a remis entre les mains du président du conseil sa démission de sous-secrétaire d'Etat de l'aéronautique militaire par lettre ainsi conçue :

« Monsieur le président,

« Sans me laisser arrêter par les difficultés contre lesquelles j'ai eu à lutter dès le jour de mon arrivée au sous-secrétariat d'Etat, je me suis efforcé de donner à l'aviation l'organisation d'ordre, de travail et de production qui lui était indispensable.

« Les commissions parlementaires ont pu constater les résultats déjà obtenus. Mais hier, au cours de la réunion de la commission de l'armée du Sénat, où j'accompagnais M. le ministre de la guerre, il m'est apparu nettement qu'on entendait faire prendre au sous-secrétaire d'Etat des responsabilités qui dépassaient de beaucoup les pouvoirs qu'il peut tenir de ses attributions. Seul le ministre de la guerre, ayant autorité sur tous les organes de l'administration militaire et sur ceux du commandement, pourraient assumer un tel rôle.

« Dans ces conditions, j'ai l'honneur de vous adresser ma démission de sous-secrétaire d'Etat de l'aéronautique militaire.

« Veuillez croire, monsieur le Président, à l'assurance de mon profond et affectueux dévouement. »

(A suivre.)

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

—

2^e régiment d'artillerie. — En 1720, bataillon de Royal-Artillerie. De 1765 à 1791, il prit le nom de Régiment de Metz. Il se distingua aux Pyramides et prit une part glorieuse au siège de Sébastopol, sortant vainqueur du terrible duel d'artillerie qui s'y était engagé.

A l'étendard : les Pyramides 1798. — La Moskova 1812. — Sébastopol 1855. — Solferino 1859.

3^e régiment de chasseurs. — A l'origine, en 1675, il prit le nom de Dragons de Pays. En 1779 il devint Deux-Ponts-Dragons; puis de 1788 à 1791 Chasseurs des Flandres. Il se couvrit de gloire à Jemmapes, en chargeant à quatre reprises les chevaux-légers de Cobourg. Il fit des prodiges de valeur à Krasnoe.

A l'étendard : Jemmapes 1792. — Maestricht 1794. — Wagram 1809 — Krasnoe 1812.

POLITIQUE EXTÉRIEURE

Convocation de l'assemblée fédérale suisse.

Le conseil fédéral suisse, dans sa séance de mardi, a décidé définitivement de convoquer l'assemblée fédérale immédiatement après que le jugement aura été rendu dans l'affaire des deux colonels d'é-t-majors Egli et de Watteauwyl qui communiquèrent des renseignements confidentiels à l'attaché militaire allemand à Berne.

Réglement de l'affaire de la « Lusitania ».

La Gazette de Francfort publie une dépêche de son correspondant de Washington annonçant que, de bonne source, on peut considérer comme réglée l'affaire de la *Lusitania*, le paquebot torpillé sans avertissement par un sous-marin allemand.

L'Armée grecque

Au mois de janvier 1912, à la veille de la guerre des Balkans, le royaume de Grèce comprenait environ 2,700,000 habitants fournissant une armée de 32,000 hommes sur le pied de paix, armée pouvant être portée à 120,000 hommes au moment d'une guerre.

En vertu de la loi de 1909, les Grecs sont soumis au service personnel entre la vingtième et la cinquante-quatrième année, savoir : deux ans de service actif, dix ans de première réserve, neuf ans de deuxième réserve, sept ans de garde nationale et sept ans de réserve de la garde nationale.

Vers la fin de la guerre contre la Turquie, l'armée grecque comptait plus de 200,000 hommes.

Après que le traité de Bucarest, en 1913, eut ramené la paix dans les Balkans, la Grèce se trouva augmentée de vastes territoires, et sa population fut presque doublée ; l'armée du pied de paix fut portée à 120,000 hommes et devint capable de fournir, à la mobilisation, une armée d'opérations de 300,000 hommes.

Les soldats grecs sont sobres, résistants et patriotes. Ils constituent une infanterie particulièrement souple et habile à tirer parti du terrain.

Ses bataillons de chasseurs, dénommés Euzones, se font remarquer par leur vigueur et leur entraînement et portent une tenue inspirée du costume national, qui consiste en une veste bleue, un jupon en drap blanc plissé, des molletières et, pour coiffure, le fez rouge.

L'armement de l'armée grecque est des plus modernes. Outre le fusil de 6 millim. 5 du système Mannlicher, il compte un canon de 75 millimètres à tir rapide, système du Creusot, fabriqué en France. L'approvisionnement en munitions est suffisant pour une guerre de courte durée.

SALUT A LA FRANCE IMMORTELLE

Ame divine, cœur premier, France de vigne et de pomiers, salut à toi !... Salut à toi, France de l'olivette des Gaulois et du coq fier de nos troupes !... Salut à toi, France des preux, France des belles, France qui prend les petits sous ton aile !... Salut à toi, cœur de nos frères dans la peine, mère des peuples dans la chaîne ! Salut à toi, France d'amour, France de foi, France de vie et de génie, France toujours, France immortelle !...

Barbares en folie, qui voudriez pour suivante la France jolie, allez querrir ailleurs une servante ! Ni sa jeunesse, ni sa grâce vous n'aurez, ni les cheveux dorés que lui sont ses moissons, ni les grands yeux de son ciel bleu, ni son manteau de prés semés d'abeilles et de papillons, ni les bijoux de ses vêtements, ni les pendants de ses vignobles, ni les purs carillons de ses mille clochers, ni ses bois, ni ses monts, ni ses mers, ni ses fleuves, ni ses vallons, ni ses chefs-d'œuvre en jalons de lumière, ni sa guirlande de cités, ni son sourire qu'est Paris, ni son esprit, ni sa beauté, de tout cela rien vous n'aurez, fils d'Attila — la baionnette est un peu la !...

Tout Barbare qui entre l'aura dans le ventre, avec un brin de *Marseillaise* à la française, ô gué ! car prenez garde, loups voraces qui flairez de nouveau la Patrie, prenez garde, fils des bergeries de la Lorraine et des bercails d'Alsace, ô gloutons, prenez garde, il a battu le battement suprême au cœur de nos bergers : tous nos moutons sont enragedés. Teutons, ça va barder, ça bardé !...

N, i, ni, bien finie, fusilleurs d'innocents, cette fameuse hégémonie que vos buveurs de sang pensaient construire avec l'argent et l'or des braves gens, car c'est la forte somme, avouez-le, que vous guezuez, en somme, ô fouille-poché que vous êtes, fripouilles d'aboches ! Mais on saura, désormais, les garder de vos mains, nos bas de laine où tant de liards s'entassent en milliards, pango-nains tirelaine, et nous vous chasserons, hobeaux et barons, reitres, bourreaux, larsons, vers votre Forêt-Noire et vos repaires de Thuringe, après pourtant que vous aurez touché tout le montant de l'échéance fatidique de 70-71 au guichet formidable du 75 !...

Retirer la casserole du feu, la vider de toute l'eau qu'elle contient et la replacer ensuite sur un feu très doux ou, mieux, sur les cendres chaudes, en ayant soin de la couvrir aussi hermétiquement que possible (ne pas employer comme tampon le papier qui donnerait au riz un goût désagréable). Remuer le riz de temps à autre pour qu'il n'attache pas. Au bout de quelques minutes (huit à dix), retirer complètement la casserole du feu en ayant soin de la laisser couverte.

Le riz est alors prêt à être mangé sec.

Si le riz brûle, remettre de l'eau froide et recommencer la cuisson.

Ne pas saler le riz, ni l'eau employée à la cuisson, seule la sauce destinée à arroser le riz doit être épiceée.

Si le riz doit être employé pour faire un plat, laisser un peu d'eau chaude au fond de la casserole pour que le riz ne se dessèche pas trop.

conde ayant la forme d'un immense nid, soleil de nos bons vieux se dressant grandioses comme des bons dieux pour bénir les rameaux d'olivier que de là-bas on voit venir dans le bec rose des colombes !

Saint-Pol-Roux.

CONSEILS D'HYGIÈNE PRATIQUE aux soldats en campagne.

CONTRE LES GAZ ASPHYXIANTS

Nous avons déjà signalé à nos soldats l'importance des mesures à prendre contre les gaz asphyxiants. Répétons qu'il est nécessaire :

^{1^e} De protéger les tranchées par des panneaux, et les abris, les postes de commandement et les casernes par des toiles ou des couvertures mouillées ;

^{2^e} De ventiler les tranchées, abris, vallonnements, en y allumant du feu (brindilles arrosées d'essence et de pétrole) ;

^{3^e} De ne pas se ré-ugier dans les tranchées ou abris non protégés ;

^{4^e} De garder l'appareil de protection après le passage du nuage.

Nous appellen l'attention sur cette dernière recommandation qui avait été mal comprise. Il faut "garder" l'appareil jusqu'à la ventilation complète des gaz.

LA CUISINE DU TROUPIER

Cuisson du riz (1^e recette).

Laver le riz à plusieurs eaux jusqu'à ce que l'eau de lavage reste limpide. Egoutter.

Mettre le riz dans une casserole (de préférence une casserole en fonte ou en terre) avec deux fois son volume d'eau froide.

Placer la casserole sur un feu très vif en ayant soin de la couvrir ; quand l'eau commence à bouillir à gros bouillons, remuer le riz de temps à autre. Laisser bouillir ainsi pendant cinq minutes.

Retirer la casserole du feu, la vider de toute l'eau qu'elle contient et la replacer ensuite sur un feu très doux ou, mieux, sur les cendres chaudes, en ayant soin de la couvrir aussi hermétiquement que possible (ne pas employer comme tampon le papier qui donnerait au riz un goût désagréable). Remuer le riz de temps à autre pour qu'il n'attache pas. Au bout de quelques minutes (huit à dix), retirer complètement la casserole du feu en ayant soin de la laisser couverte.

Le riz est alors prêt à être mangé sec.

Si le riz brûle, remettre de l'eau froide et recommencer la cuisson.

Ne pas saler le riz, ni l'eau employée à la cuisson, seule la sauce destinée à arroser le riz doit être épiceée.

Si le riz doit être employé pour faire un plat, laisser un peu d'eau chaude au fond de la casserole pour que le riz ne se dessèche pas trop.

LES JEUX DE LA TRANCHEE

Charade.

Mon premier est une note de musique.
Mon deuxième est un rougeur.
Mon troisième est un phonon.
Mon tout est le nom d'anciens rois.

Anagramme.

Sur quatre pieds, je fais partie du corps humain ; en les transposant je deviens néant.

Métagramme.

Sur cinq pieds je suis un fruit ; changez ma tête je deviens fleuve, étoile et marche.

SOLUTIONS DU N° 173

Charade.

— Pot.	ORANGE
— Anse.	RAGOUT
— Potence.	AGONIE
	NONIDI
	GUIDON
	ETEINT

LES ALLEMANDS EN POLOGNE

Un collaborateur du « *Reusskoie Slovo* », qui avait pénétré dans Varsovie au début de l'occupation allemande et réussi à y séjourner, a pu rallier le front russe. Le compte rendu vérifique de tout ce qu'il a vu et entendu, traduit par M. J.-W. Bienstock pour le « *Mercredi de France* », ajoute une page émouvante à l'Histoire des crimes de l'armée allemande.

Je compte que les habitants de Varsovie ne se livreront à aucun acte d'hostilité, qu'ils justifieront notre attaque et exécuteront sans discussion les ordres de nos autorités. Cependant il est arrivé à notre connaissance que l'ennemi a pris toutes les mesures pour menacer notre sécurité à Varsovie. Nous nous voyons donc forcés de prendre comme otages les plus connus des citoyens de la ville qui répondront de la sécurité de nos troupes. De vous dépend la vie de vos concitoyens. Quiconque aurait connaissance qu'un attentat, quel qu'il soit, se prépare est obligé d'en informer immédiatement les autorités allemandes. Ceux qui agiront autrement seront fusillés. » Signé : « Commandant en chef de l'armée allemande, feld-maréchal prince Léopold de Bavière. »

Le cinquième jour seulement après la prise de Varsovie, le prince Léopold de Bavière fit son entrée solennelle dans la ville. D'ailleurs cette solennité fut gâchée par l'absence d'une députation de la municipalité. L'itinéraire que devait suivre le cortège avait été changé au dernier moment, et la municipalité, avec le prince Lubomirski en tête, « ignorait » cette mesure.

Le prince de Bavière s'était montré frappé de la faible population de Varsovie, le gouverneur lui expliqua que les « autorités russes » avaient fait tout le possible pour dérouter les habitants d'abandonner la ville et que, sans les Juifs, qui n'ont pas le droit de résider en Russie, Varsovie serait vide. L'absence de la députation fut très remarquée et la *Deutsche Warschauer Zeitung* écrit : « Le syndic de la ville, prince Lubomirski, se considérait avant l'arrivée de Jérusalem comme une voiture lancée à fond de train, flottant dans la direction du Pont-Neuf. Deux soldats et un officier russe l'occupaient. Le cocher n'ayant pas remarqué à temps le barrage de fils de fer barbelés qui avait été établi à l'entrée du pont ne put retenir ses chevaux, qui vinrent s'abattre sur les fils de fer. L'officier et les soldats s'écartèrent de la voiture pour s'engager sur le pont, que juste à ce moment arriva un détachement de 30 cavaliers allemands. Ils ouvrirent le feu, les soldats russes ripostèrent, mais tous furent tués. Il y eut aussi, dans la foule, une quinzaine de personnes tuées ou blessées. »

Quelques minutes plus tard, dans la même allée de Jérusalem, une voiture lancée à fond de train, flottant dans la direction du Pont-Neuf. Deux soldats et un officier russe l'occupaient. Le cocher n'ayant pas remarqué à temps le barrage de fils de fer barbelés qui avait été établi à l'entrée du pont ne put retenir ses chevaux, qui vinrent s'abattre sur les fils de fer. L'officier et les soldats s'écartèrent de la voiture pour s'engager sur le pont, que juste à ce moment, l'explosion détruisait. Ils coururent alors, en suivant le quai, jusqu'au pont Alexandre, mais ils n'y étaient pas encore arrivés qu'une nouvelle explosion éclatait en même temps qu'un nuage de fumée s'levait du pont. Cependant les Allemands lancés à leur poursuite étaient déjà sur eux. D'un bond les soldats sautèrent dans la Vistule. L'officier, qui ne savait pas nager, hésita ; mais à ce moment, se voyant encerclé par les Allemands, il saisit son revolver et se jeta à l'eau. Je suivis son exemple sans songer que cela pouvait finir mal pour moi. Je m'étais lesté de plusieurs livres de monnaie de billets et d'argent, craignant que les Allemands ne voulussent accepter l'argent russe. Cet argent, que j'avais considéré comme un moyen de salut, pouvait causer ma mort. Avec des difficultés inouïes je parvins cependant à déboucler mon pardessus et à délivrer mes bras ; puis, nageant entre les piles du pont, auxquelles je m'accrochais pour me reposer, j'atteignis enfin l'autre rive et me cachai dans une barque abandonnée.

A huit heures du matin toute la ville était déjà pleine d'Allemands ; les hôtels, les restaurants regorgeaient d'officiers et de soldats allemands. La nuit même qui précéda la reddition de Varsovie, le prince Lubomirski, syndic de la ville, avait fait afficher une proclamation dans laquelle il suppliait les habitants de Varsovie de « supporter dignement l'épreuve qui leur était imposée, et de respecter l'ordre et la légèreté ». Le prince Lubomirski disait en outre que les autorités russes lui avaient confié la direction de la ville et que, jusqu'à nouvel ordre, il maintiendrait en vigueur toutes les ordonnances du gouvernement russe, et en particulier « la sage interdiction de la vente des alcools et spiritueux ». À la fin de sa proclamation, le préfet de police remettait officiellement le pouvoir sur la ville au prince Lubomirski, lui-même allant à Praga avec le dernier détachement des agents de police. A minuit commença l'incendie des garages que les Russes allumèrent avant leur départ. Toute la nuit une fumée épaisse couvrit la ville. Dès cinq heures du matin toute la population était déjà dans les rues : les dernières troupes quittaient Varsovie. Les soldats et les officiers serraien les mains qui, de tous côtés, se tendaient vers eux. A cinq heures cinquante-cinq, une explosion formidable apprit à la ville que le Pont-Neuf venait de sauter ; deux autres explosions suivirent : le pont Alexandre et le pont du chemin de fer étaient également détruits. A ce moment dans les rues de Varsovie se montraient déjà les avant-gardes allemandes. Un petit détachement de dix soldats parut d'abord de la côté de la porte de Jérusalem. A la gare de

La nuit même qui précéda la reddition de Varsovie, le prince Lubomirski, syndic de la ville, avait fait afficher une proclamation dans laquelle il suppliait les habitants de Varsovie de « supporter dignement l'épreuve qui leur était imposée, et de respecter l'ordre et la légèreté ». Le prince Lubomirski disait en outre que les autorités russes lui avaient confié la direction de la ville et que, jusqu'à nouvel ordre, il maintiendrait en vigueur toutes les ordonnances du gouvernement russe, et en particulier « la sage interdiction de la vente des alcools et spiritueux ». À la fin de sa proclamation, le préfet de police remettait officiellement le pouvoir sur la ville au prince Lubomirski, lui-même allant à Praga avec le dernier détachement des agents de police. A minuit commença l'incendie des garages que les Russes allumèrent avant leur départ. Toute la nuit une fumée épaisse couvrit la ville. Dès cinq heures du matin toute la population était déjà dans les rues : les dernières troupes quittaient Varsovie. Les soldats et les officiers serraien les mains qui, de tous côtés, se tendaient vers eux. A cinq heures cinquante-cinq, une explosion formidable apprit à la ville que le Pont-Neuf venait de sauter ; deux autres explosions suivirent : le pont Alexandre et le pont du chemin de fer étaient également détruits. A ce moment dans les rues de Varsovie se montraient déjà les avant-gardes allemandes. Un petit détachement de dix soldats parut d'abord de la côté de la porte de Jérusalem. A la gare de

Ceux qui ont été victimes de la municipalité produisent un grand effet à Varsovie, et retrouvent davantage les rapports entre la municipalité et les autorités allemandes. Ayant cédé sur le chapitre de l'alcool, von Hertzdorf ordonna la démission du prince Lubomirski, et différa sa réponse jusqu'au lendemain. Le lendemain, la *Deutsche Warschauer Zeitung* publiait l'avis suivant : « Un grand besoin d'alcool pour des hôpitaux de la Croix-Rouge, l'ordre autorisant la vente libre d'alcool et des spiritueux est révoqué. »

Cette victoire de la municipalité produisit un grand effet à Varsovie, et retrouvent davantage les rapports entre la municipalité et les autorités allemandes. Ayant cédé sur le chapitre de l'alcool, von Hertzdorf ordonna la démission du prince Lubomirski, et différa sa réponse jusqu'au lendemain. Le lendemain, la *Deutsche Warschauer Zeitung* publiait l'avis suivant : « Un grand besoin d'alcool pour des hôpitaux de la Croix-Rouge, l'ordre autorisant la vente libre d'alcool et des spiritueux est révoqué. »

Cette victoire de la municipalité produisit un grand effet à Varsovie, et retrouvent davantage les rapports entre la municipalité et les autorités allemandes. Ay

cria : « Mais alors, tout Varsovie mourra de faim ! à quoi von Hertzendorf haussa les épaules en disant : « Das ist der Krieg ! »

Bientôt après « le grand réquisiteur », comme on appela von Hertzendorf, fit un pas encore plus décisif.

Les Allemands, en occupant Varsovie, n'avaient pas exigé de contribution de la ville. C'était le « cadeau à la Pologne ». Mais, cherchant de tous côtés comment se dédommager de cette générosité, le nouveau gouverneur résolut de réquisitionner la plus grande des entreprises municipales : les tramways, dont l'exploitation donnait annuellement quatre millions de roubles de bénéfices, la moitié revenant à la ville et l'autre moitié à la société d'exploitation, dont l'un des principaux actionnaires est le prince Lubomirski. Les Allemands s'embarassèrent peu des formalités. Le 1^{er} août par toute la ville était placardé un avis laconique indiquant qu'à partir de cette date la direction des tramways passait aux mains des autorités allemandes et que tous les revenus de cette exploitation seraient affectés aux besoins de l'armée. A peine cette mesure était-elle connue que tous les habitants de Varsovie comme s'ils étaient concertés, résolurent de boycotter les tramways. Les voitures généralement bondées circulaient maintenant à vide, à l'exception des soldats allemands, admis gratuitement. Cinq jours plus tard, l'administration ordonna de faire sortir la moitié seulement des voitures. C'était encore trop ; au bout d'une semaine, il fallut encore réduire ce nombre de moitié et les recettes ne couvraient plus les frais. Ce flasco mit en rage le « grand réquisiteur », et von Hertzendorf édicta une série de mesures toutes plus ou moins ruineuses pour la ville. D'abord, il établit le cours forcé du mark à 60 kopeks, ce qui était, en fait, une contribution énorme, puisque, à Lublin, par exemple, le mark ne coûtait que 45 kopeks. Ensuite il supprima le moratorium et rendit obligatoire le paiement des créances des sujets allemands, autrichiens et turcs. Le résultat de ces mesures fut la faillite de plus de la moitié des entreprises industrielles et commerciales de Varsovie. En même temps, toute la ville était inondée d'agents secrets de l'Allemagne à la recherche des espions russophiles. Chaque jour dans le journal officiel allemand, paraissait un avis informant que 5, 10, 20 personnes convaincues d'espionnage au profit de la Russie avaient été fusillées.

Cependant, Berlin ne trouvait pas von Hertzendorf assez énergique encore et, le 29 août, le colonel von Bazeler fut désigné pour le remplacer.

Le 30, les journaux publiaient un ordre du nouveau gouverneur général de Varsovie portant la dissolution de la milice et de la municipalité. Cet ordre frappa Varsovie comme un coup de foudre et amena la tragédie sanglante dont fut marquée l'administration de von Bazeler.

Le jour de la dissolution de la milice, toutes les femmes polonaises prirent le deuil et se rendirent dans les églises. Les ouvriers réagirent autrement. Depuis l'occupation de Varsovie, toutes les fabriques et usines avaient dû cesser le travail, et ainsi des dizaines de milliers d'ouvriers s'étaient trouvés sans ressources. La municipalité était venue à leur aide. On avait organisé des cantines et on distribua à chaque ouvrier, à titre de prêt, deux roubles par semaine.

La municipalité avait fait démarches sur démarques près des autorités allemandes pour obtenir la réouverture des usines ; elle les renouvela près de Bazeler. Celui-ci répondit froidement au prince Lubomirski que non seulement il ne permettrait pas d'ouvrir les fabriques et les usines, mais qu'il ordonnerait à la municipalité de ne plus accorder de secours aux ouvriers. Le prince Lubomirski manifestant son étonnement de ces paroles, Bazeler lui répondit : « Si les ouvriers n'ont pas d'ouvrage à Varsovie, qu'ils aillent en Allemagne ; nous avons là des usines et des fabriques qui fonctionnent à main-d'œuvre. Voilà une semaine que fonctionnent nos agences de recrutement et pas un ouvrier n'est inscrit. » La municipalité, non seulement ne se soumit point aux injonctions de Bazeler, mais porta le secours de deux roubles à deux roubles et demi par semaine.

M. Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat aux munitions, est arrivé inopinément à Bordeaux samedi. Après avoir visité divers établissements s'occupant de la fabrication des munitions, M. Albert Thomas est parti pour Toulouse.

Dimanche, a eu lieu, à la mairie du 10^e arrondissement, la séance d'inauguration de la société des mutilés et blessés de la guerre « Aide et Protection », sous la présidence de M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat du service de santé.

C'est à la suite de cette « démonstration » que Bazeler ordonna la dissolution du conseil d'Etat. Le soir du même jour où fut décidée cette mesure, des proclamations furent répandues

dans la ville et, le lendemain, à onze heures du matin, au faubourg Krakovs'ki (la rue principale de Varsovie), un groupe d'ouvriers, portant des drapeaux rouges avec les inscriptions : « Vive la Pologne ! A bas les oppresseurs allemands ! » vint se ranger devant le monument de Mickiewicz. La foule, accusée de toutes parts, eut vite fait de grossir ce groupe, auquel d'autres se joignirent portant le drapeau polonais et le drapeau révolutionnaire. Bientôt cent mille personnes environ emplirent le faubourg et les rues avoisinantes. Alors sur une estrade parut un prêtre dans ses vêtements blancs sacerdotaux. Il donna sa bénédiction à la foule qui entonna la prière « Pod Twoje obrone » et se dirigea vers la statue de Notre-Dame. Là, toute la foule tomba à genoux, et se mit à chanter l'hymne national polonais « Boze cos Polske », puis, aux cris de : « Vive la Pologne ! Vive la Liberté ! A bas les Allemands ! », la foule se remit en marche. A ces cris se mêlaient l'hymne national français, les chants populaires polonais, et, parfois, les sanglots hystériques des femmes.

A l'angle de la rue de Jérusalem, une vingtaine de gendarmes essayèrent d'arrêter les manifestants. La foule eut vite fait de les bousculer, et les ayant accusés dans une cour, elle les y enferma, puis continua sa marche jusqu'au palais Belvédère où habitait le gouverneur Bazeler. Là les cris : « A bas les volontaires ! Vive la Pologne ! Vive la liberté ! » éclatèrent de toutes les poitrines. La foule, unie dans un seul mouvement, ne voyait pas ce qui se passait autour d'elle et ne remarquait pas que, de toutes les rues adjacentes, débouchaient des dragons et des gendarmes. Soudain, de tous côtés, crépitèrent les coups de fusil.

La foule, surprise, se mit à fuir épandument. Quelques instants plus tard, devant le palais, des hommes, des femmes, des enfants gisaient pèle-mêle, blessés ou tués ; il y avait 500 cadavres.

A la suite de ces événements, dans la Pologne occupée, des désordres éclatèrent un peu partout, et partout furent éprimés de la même façon. En même temps, l'autorité allemande supprima d'un coup toutes les libertés qu'elle avait accordées jusqu'alors. La vie s'arrêta complètement à Varsovie.

Malgré une misère noire, les Allemands continuaient d'arracher tout ce qu'ils pouvaient à la malheureuse population. La livre de pain se vendait maintenant 1 rouble, le kilogr. suisse 2 roubles 10 ; la livre de sel 22 kopeks, etc. On ne pouvait se procurer à aucun prix des bougies, du pétrole et du thé ; il fallait payer pour une paire de pantoufles 30 roubles, et de 15 à 25 roubles pour un mètre de chevrotte. Parallèlement à cela, les journaux ouvraient dans la chronique des faits-divers une nouvelle rubrique : « Morts de faim », et chaque jour on publiait dans cette rubrique une liste des gens morts d'inanition dans la rue. Certains jours il y avait jusqu'à vingt noms.

BLOC-NOTES

Sous la présidence de M. Marcel Sembat, ministre des travaux publics, la section socialiste du Pré-Saint-Gervais a célébré, dimanche, l'anniversaire de la mort du maire de cette commune, M. Semanaz, qui succomba il y a un an, aux suites de blessures reçues sur le front. Plusieurs discours ont été prononcés, notamment par MM. Sembat et Vandervelde.

M. Clémentel, qui était allé en Angleterre conférer avec les membres du Gouvernement au sujet de diverses questions concernant le ravitaillement et l'approvisionnement, est rentré dimanche matin à Paris.

M. Albert Thomas, sous-secrétaire d'Etat aux munitions, est arrivé inopinément à Bordeaux samedi. Après avoir visité divers établissements s'occupant de la fabrication des munitions, M. Albert Thomas est parti pour Toulouse.

Dimanche, a eu lieu, à la mairie du 10^e arrondissement, la séance d'inauguration de la société des mutilés et blessés de la guerre « Aide et Protection », sous la présidence de M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat du service de santé.

Lundi est arrivé à Corfou, à bord d'un torpilleur français, le prince héritier Alexandre de Serbie venant d'Albanie.

— Le colonel House, l'envoyé spécial du président Wilson en Europe, a quitté Paris, mardi, pour se rendre à Londres.

— A 200 mille du Cap Race, mardi soir, le steamer japonais *Takata-Maru* a coulé, après collision avec le steamer anglais *Silvershell*. L'équipage a été sauvé.

— Le général de Castelnau a accepté le titre de membre d'honneur de l'Œuvre patriotique du cercle national pour le soldat de Paris (15, rue Chevert, VII^e) fondée par le capitaine Thorel.

— Les journaux de Vienne et de Budapest du 21 et du 22 janvier publient la décision officielle qui appelle sous les drapeaux les hommes âgés de plus de 50 ans et de moins de 55 ans. Les jeunes gens de 18 ans, avoue l'*Arbeiterzeitung* du 22, sont partis depuis longtemps.

— Une violente explosion a détruit à Halens, près de Berlin, une importante fabrique d'armes, causant un assez grand nombre de victimes.

— Un certain nombre de fabriques d'horlogerie suisses, actuellement occupées à la fabrication des munitions, ont été avisées qu'un complot allemand avait pour but de les faire sauter.

— Les officiers et les zouaves du régiment dont faisait partie l'infortuné permissionnaire Auguste Petitjean, l'une des victimes du récent raid d'un zeppelin sur Paris, ont fait une collecte de 147 fr. au profit de l'enfant de leur camarade.

— Les fabriques d'armes autrichiennes Skoda où se fabriquaient les canons de 305 auraient été presque complètement détruites par une explosion entraînant la mort de 195 ouvriers.

— La circonscription électorale de Spandau où a été élu Liebknecht a voté un ordre du jour de confiance approuvant la politique de son député.

— Le prince Oscar de Prusse, cinquième fils de l'empereur Guillaume, vient d'être légèrement blessé sur le front oriental.

— L'aviateur Gilbert, interné en Suisse, a tenté de nouveau de s'évader. Il a réussi à gagner la ville d'Olten, mais il a été arrêté par les autorités locales et ramené à Zurich.

— Cent vingt-deux soldats russes évadés d'Allemagne sont arrivés à Salins-de-Giraud.

— Les inondations continuent dans l'île de Java. Jusqu'à présent 120,000 maisons d'indigènes se sont écroulées.

— Le danseur russe Nijinsky vient d'être libéré conditionnellement par les Autrichiens dont il était le prisonnier.

— Arini Ouanili Behanzin, l'un des fils de l'ex-roi du Dahomey, avocat à la cour d'appel de Paris, s'est engagé au 14^e régiment d'artillerie, à Tarbes.

— Un incendie s'est déclaré dans la salle de lecture du Parlement canadien, à Ottawa. Les députés se sont sauvés avec difficulté. Le bâtiment sera totalement détruit.

— Les présidents des grands cercles parisiens ont décidé d'exclure ceux de leurs membres de nationalité allemande, austro-hongroise, turque ou bulgare.

— De nouvelles pièces en fer de 5 et 10 pfennigs ont été mises en circulation à Berlin. Cette monnaie aura cours pendant un délai de deux ans au plus après la fin de la guerre.

— Le gouvernement espagnol vient d'ajourner jusqu'à la fin des hostilités la célébration du tri-centenaire de Cervantès.

— Des ouvriers occupés à la réfection d'un chemin, près Corbeil, ont trouvé un vieux canon chargé d'un boulet. On suppose que cet engin, qui date du XVI^e siècle, faisait partie de l'artillerie du duc de Parme, qui bombardait Corbeil à l'époque.

— Un ingénieur de Darmstadt a découvert un procédé pour extraire des eaux de vidange déversées dans les cours d'eau, des matières grasses dont la valeur est évaluée à 800 millions par an.

— Les pêcheurs de Lesconil viennent de découvrir aux environs de ce port, près des rochers Mizan, une baleine de douze mètres de longueur, tuée par une mine flottante.

— La police judiciaire vient d'arrêter pour commerce avec l'ennemi deux étrangers, Valeri Georgio et Paul Eppmann.

— Le colonel House, l'envoyé spécial du président Wilson en Europe, a quitté Paris, mardi, pour se rendre à Londres.

— A 200 mille du Cap Race, mardi soir, le steamer japonais *Takata-Maru* a coulé, après collision avec le steamer anglais *Silvershell*. L'équipage a été sauvé.

— Le général de Castelnau a accepté le titre de membre d'honneur de l'Œuvre patriotique du cercle national pour le soldat de Paris (15, rue Chevert, VII^e) fondée par le capitaine Thorel.

— Les journaux de Vienne et de Budapest du 21 et du 22 janvier publient la décision officielle qui appelle sous les drapeaux les hommes âgés de plus de 50 ans et de moins de 55 ans. Les jeunes gens de 18 ans, avoue l'*Arbeiterzeitung* du 22, sont partis depuis longtemps.

— Une violente explosion a détruit à Halens, près de Berlin, une importante fabrique d'armes, causant un assez grand nombre de victimes.

— Un certain nombre de fabriques d'horlogerie suisses, actuellement occupées à la fabrication des munitions, ont été avisées qu'un complot allemand avait pour but de les faire sauter.

— Les officiers et les zouaves du régiment dont faisait partie l'infortuné permissionnaire Auguste Petitjean, l'une des victimes du récent raid d'un zeppelin sur Paris, ont fait une collecte de 147 fr. au profit de l'enfant de leur camarade.

— La circonscription électorale de Spandau où a été élu Liebknecht a voté un ordre du jour de confiance approuvant la politique de son député.

— Arini Ouanili Behanzin, l'un des fils de l'ex-roi du Dahomey, avocat à la cour d'appel de Paris, s'est engagé au 14^e régiment d'artillerie, à Tarbes.

— Un incendie s'est déclaré dans la salle de lecture du Parlement canadien, à Ottawa. Les députés se sont sauvés avec difficulté. Le bâtiment sera totalement détruit.

— Les présidents des grands cercles parisiens ont décidé d'exclure ceux de leurs membres de nationalité allemande, austro-hongroise, turque ou bulgare.

— De nouvelles pièces en fer de 5 et 10 pfennigs ont été mises en circulation à Berlin. Cette monnaie aura cours pendant un délai de deux ans au plus après la fin de la guerre.

— Le gouvernement espagnol vient d'ajourner jusqu'à la fin des hostilités la célébration du tri-centenaire de Cervantès.

— Des ouvriers occupés à la réfection d'un chemin, près Corbeil, ont trouvé un vieux canon chargé d'un boulet. On suppose que cet engin, qui date du XVI^e siècle, faisait partie de l'artillerie du duc de Parme, qui bombardait Corbeil à l'époque.

— Un ingénieur de Darmstadt a découvert un procédé pour extraire des eaux de vidange déversées dans les cours d'eau, des matières grasses dont la valeur est évaluée à 800 millions par an.

— Les pêcheurs de Lesconil viennent de découvrir aux environs de ce port, près des rochers Mizan, une baleine de douze mètres de longueur, tuée par une mine flottante.

— La police judiciaire vient d'arrêter pour commerce avec l'ennemi deux étrangers, Valeri Georgio et Paul Eppmann.

— Le colonel House, l'envoyé spécial du président Wilson en Europe, a quitté Paris, mardi, pour se rendre à Londres.

— A 200 mille du Cap Race, mardi soir, le steamer japonais *Takata-Maru* a coulé, après collision avec le steamer anglais *Silvershell*. L'équipage a été sauvé.

— Le général de Castelnau a accepté le titre de membre d'honneur de l'Œuvre patriotique du cercle national pour le soldat de Paris (15, rue Chevert, VII^e) fondée par le capitaine Thorel.

— Les journaux de Vienne et de Budapest du 21 et du 22 janvier publient la décision officielle qui appelle sous les drapeaux les hommes âgés de plus de 50 ans et de moins de 55 ans. Les jeunes gens de 18 ans, avoue l'*Arbeiterzeitung* du 22, sont partis depuis longtemps.

— Une violente explosion a détruit à Halens, près de Berlin, une importante fabrique d'armes, causant un assez grand nombre de victimes.

— Un certain nombre de fabriques d'horlogerie suisses, actuellement occupées à la fabrication des munitions, ont été avisées qu'un complot allemand avait pour but de les faire sauter.

— Les officiers et les zouaves du régiment dont faisait partie l'infortuné permissionnaire Auguste Petitjean, l'une des victimes du récent raid d'un zeppelin sur Paris, ont fait une collecte de 147 fr. au profit de l'enfant de leur camarade.

— La circonscription électorale de Spandau où a été élu Liebknecht a voté un ordre du jour de confiance approuvant la politique de son député.

— Un incendie s'est déclaré dans la salle de lecture du Parlement canadien, à Ottawa. Les députés se sont sauvés avec difficulté. Le bâtiment sera totalement détruit.

— Les présidents des grands cercles parisiens ont décidé d'exclure ceux de leurs membres de nationalité allemande, austro-hongroise, turque ou bulgare.

— Le colonel House, l'envoyé spécial du président Wilson en Europe, a quitté Paris, mardi, pour se rendre à Londres.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

violent de mousqueterie, à l'attaque d'une tranchée turque; malgré les pertes, a réussi à pénétrer et à s'y installer. Dans une situation difficile, y a tenu et résisté à plusieurs contre-attaques, pendant près de deux heures et demie et ne s'est retirée, sur l'ordre de son chef, que lorsqu'elle eut son effectif réduit à cinq hommes.

Sous-lieutenant MONTTRUCOLI, 1^e de marche d'Afrique : en l'absence de tout officier, a pris, le 2 mai, avec une autorité remarquable, le commandement de sa compagnie, l'a menée à une charge à la baïonnette avec la plus grande courage et la plus intelligente initiative; bien que blessé grièvement, a continué tant qu'il a pu à donner à ses chefs de section des ordres et des indications.

Sergent RAUSCHER et caporal DURAND, 1^e de marche d'Afrique : à l'attaque du 23 juin, parvenus avec leurs sections dans une tranchée turque, ont fait preuve d'un magnifique courage dans la résistance contre plusieurs contre-attaques. Sont tombés glorieusement en faisant le coup de feu avec leurs hommes.

Lieutenant NERON, 2^e de marche d'Afrique : a continuellement donné l'exemple du plus grand sang-froid et de la plus belle bravoure au cours du combat du 5 juillet. A contribué énergiquement avec la compagnie qu'il commandait au renouvellement rapide de l'offensive ennemie. A été blessé grièvement à la cuisse.

Sous-lieutenant MARIANI, 2^e de marche d'Afrique : a été mortellement blessé à la tête de sa troupe en repoussant une attaque turque. Avait été déjà blessé à la poitrine au combat du 2 mai. A, sous le feu, toujours fait preuve de la plus grande fermeté.

Sous-lieutenant ROUX, 2^e de marche d'Afrique : commandant sa section, a vigoureusement repoussé une attaque des Turcs leur infligeant des pertes sévères. Est tombé glorieusement à la tête de son unité.

Sous-lieutenant THEAUX, 2^e de marche d'Afrique : dirigeant la construction d'une sape sur la tête de laquelle était dirigée une mitrailleuse turque, et constatant à proximité un travail de terrassement pouvant être une contre-sape ennemie, n'a pas hésité à sortir de la tranchée pour se renseigner. A été blessé mortellement à la tête.

Sergent KIRCHMEYER, 2^e de marche d'Afrique : un obus ayant fait sauter un parapet, s'est précipité seul pour le refaire. A été tué en accomplissant sa mission.

Soldat PILLANT, 2^e de marche d'Afrique : occupé à un travail de sape très périlleux et ayant eu sa cheville traversée par une balle, ne s'est pas déporté de son calme, a continué son travail et a été tué quelques instants après.

Soldat SEMPÈRE, 2^e de marche d'Afrique : a rempli avec un dévouement admirable les fonctions d'agent de liaison du chef de bataillon avec les compagnies engagées. A été tué en accomplissant sa mission.

Soldat YVORRA, 2^e de marche d'Afrique : désigné pour organiser un long réseau de fils de fer en ayant d'une sape nouvelle à remplir sa mission avec une conscience scrupuleuse et le plus beau mépris de la mort. Est resté une heure en terrain découvert pour paraître sa besogne.

Soldat DOMAIN, 2^e de marche d'Afrique : volontaire pour établir un réseau de fils de fer sous le feu a été tué au moment où il venait d'achever sa besogne.

Soldat CELLIER, 2^e de marche d'Afrique : six mètres de tranchées étant levées par une explosion a sauté en avant, réclamant des sacs à ses camarades, remontant le parapet sous le feu et criant debout, face à l'ennemi : « Les Turcs, je vous... » donnant à ses camarades un exemple de rare bravoure. Deja cité au régiment.

Soldat DRIGEARD DESGARNIERS, 2^e de marche d'Afrique : volontaire pour l'installation d'une sape volante sous le feu, a été tué en accomplissant sa mission.

Lieutenant MASSOT, 4^e de marche colonial mixte : commandant une section de mitrailleuses. L'ennemi ayant poussé une violente attaque sur sa gauche, a réussi, par sa prompte intervention et par le feu rapide de ses mitrailleuses, à ralentir l'élan. Après avoir fait tous ses efforts pour dégager ses pièces, pendant le corps à corps, est tombé mortellement blessé en s'écriant : « Mon capitaine, venez à moi. Vive la France ! »

Chef de bataillon HEYSCH, 7^e de marche colonial mixte : officier d'une bravoure remarquable et d'une rare énergie; au combat du 30 juin, après avoir contribué puissamment à réprimer une panique, a relancé ses troupes à l'assaut et a réussi à les maintenir sur les positions conquises, malgré les violents efforts de l'ennemi.

Lieutenant ROUX, 7^e de marche colonial mixte : s'est prodigé de sa personne au combat du 30 juin. A été tué bravement en installant une de ses sections sur la position conquise.

Sous-lieutenant CHEBRET, 7^e de marche colonial mixte : a vigoureusement entraîné sa compagnie au combat du 30 juin, à l'assaut des tranchées ennemis. A été mortellement blessé au cours de l'assaut.

Sous-lieutenant CABANNES, 7^e de marche colonial mixte : bon et brave officier, a été tué au combat du 30 juin, à la tête de la section qu'il commandait, en entraînant ses hommes à l'assaut des tranchées ennemis.

Sous-lieutenant CECCALDI, 7^e de marche colonial mixte : faisant partie d'une compagnie de renfort au combat du 30 juin, a été grièvement blessé à la tête de sa section en refoulant une violente contre-attaque.

Sous-lieutenant SAUNIER, 7^e de marche colonial mixte : a fait preuve de belles qualités militaires au combat du 30 juin. Blessé une première fois est retourné au feu en entraînant ses hommes qui venaient de se replier, a été blessé une deuxième fois peu après. Très méritant.

Sous-lieutenant NARDIN, 7^e de marche colonial mixte : tué au combat du 30 juin, en entraînant bravement ses hommes à l'assaut d'une tranchée ennemie.

Sergent-major DUCAY, 7^e de marche colonial mixte : deux officiers ayant été tués au début de l'assaut, a pris, sous le feu, le commandement et a continué le combat, en commandant ses hommes avec énergie, calme et sang-froid; a contribué ainsi au succès de la journée du 30 juin.

Sergent BAGNERES, 7^e de marche colonial mixte : au combat du 30 juin, a conduit la section qu'il commandait à l'assaut avec une énergie remarquable; blessé grièvement par une balle sur le parapet turc, a ordonné à ses hommes d'avancer quand même sans s'occuper de lui.

Lieutenant MOKTAR BEN ALI BEN BARKA, 4^e tirailleurs : le 4 août 1914, au combat du col de Ziar s'est porté avec sa section à l'assaut d'un rocher occupé par des groupes de Marocains qui menaçaient la section de mitrailleuses, les charges à la baïonnette à la tête de quelques hommes et en a tué deux de sa main.

Sergent CHIARASINI, 4^e tirailleurs : le 4 août 1914, à l'arrière garde près du col de Ziar s'est porté près des groupes marocains, s'est vigoureusement porté en arrière sous un feu violent pour recueillir un tirailleur blessé qu'il a réussi à ramener.

Lieutenant MOKTAR BEN ALI BEN BARKA, 4^e tirailleurs : le 4 août 1914, au combat du col de Ziar s'est porté avec sa section à l'assaut d'un rocher occupé par des groupes ennemis et a réussi par ce mouvement qui a déterminé la fuite de l'ennemi à éviter de nombreuses pertes à la colonne.

Lieutenant GROSJEAN, 1^e chasseurs d'Afrique : a fait preuve, le 4 août 1914, au combat du col de Ziar, de réelles qualités militaires. Est parvenu, grâce à son sang-froid, son esprit de décision, son activité à remplir la mission de pointe d'arrière-garde sous un feu des plus violents.

Sous-lieutenant SAOULI, 4^e spahis : au cours d'un engagement violent au combat de Djebel Bou Aarar a, sous un feu violent, entraîné son peloton dans une vigoureuse contre-attaque et débordé définitivement le terrain où l'arrière-garde venait de livrer un très rude combat.

Marechal des logis HEBE, 4^e spahis : au combat de Djebel Bou Aarar, a fait preuve d'un grand courage en défendant un blessé qui allait tomber aux mains de l'ennemi.

Marechal des logis TOURNIER, 4^e spahis : a fait preuve, le 20 août 1914, au combat de Djebel Bou Aarar, de belles qualités militaires dans la conduite du peloton de flanc-garde de la colonne Duplessis.

Capitaine TREMPAT, artillerie d'une division : au cours de l'attaque du 28 juin ayant reçu une balle dans le bras étant à son poste d'observation, a continué à diriger un tir précis qui a détruit un fort parti turc attaquant à découvert, s'est ensuite fait faire un pansement sommaire et n'est allé se faire soigner par le médecin que quatre heures plus tard pendant une accalmie du combat. Déjà blessé sur le front occidental, a pris le commandement de sa batterie incomplètement guéri.

Maitre pointeur ROGEAN, 17^e d'artillerie : blessé assez grièvement dans l'action, en assurant le service de sa pièce, ne l'a quittée que par ordre après avoir continué à la pointer jusqu'à l'arrivée de son remplaçant.

Capitaine BOURREL, 3^e tirailleurs : dans la journée du 20 août 1914 (combat du Djebel Bou Aarar au Foun Aguemour) a enlevé sa

compagnie avec une ardeur remarquable et lui a fait exécuter une brillante attaque à la baïonnette qui a dégagé l'arrière-garde et assuré le succès d'un retour offensif général.

Capitaine URGUETTE, 3^e tirailleurs : dans la journée du 19 août 1914 (combat de Kef En N'Sour) a remarquablement exécuté, avec deux compagnies, un mouvement débordant qui a rejeté l'ennemi hors de la route de marche, permettant ainsi la progression, presque sans pertes, de l'avant-garde à travers une zone boisée et difficile.

Lieutenant LOTTE, 3^e tirailleurs : le 20 août 1914 près du débouché de Foun Aguemour, a enlevé vigoureusement sa compagnie à la baïonnette et exécuté une contre-attaque rapide qui a permis de dégager l'arrière-garde et faciliter un retour offensif général.

Sous-lieutenant BENSACI ABDELKADER, 3^e tirailleurs : a, le 20 août 1914 au combat de Djebel Bou Aarar entraîné sous le feu, avec vigueur et entrain, sa section à l'assaut d'une position occupée par l'ennemi et a contribué ainsi à dégager l'arrière-garde du convoi formé harcelé par l'ennemi.

Sergent-major BONNET, 3^e tirailleurs : le 19 août 1914, au combat de Djebel Bou Aarar, a fait preuve de vigueur dans l'attaque et a montré une courageuse attitude comme chef de section dans la poursuite de l'ennemi auquel il a infligé des pertes sensibles. S'était déjà distingué le 13 juillet sous Kenifra.

Sergent BERTIN, 3^e tirailleurs : a, le 20 août 1914, au combat de Djebel Bou Aarar, entraîné sous le feu, avec vigueur et entraîné sa section à l'assaut de hautes crêtes tenues par l'ennemi qu'il a repoussé avec de grosses pertes, malgré un vir retourné offensif.

Sergent-major BERTRAND, 3^e tirailleurs : le 20 août 1914, au combat de Djebel Bou Aarar a répondu courageusement à une attaque rapprochée d'un groupe de Marocains qui menaçaient la section de mitrailleuses, les charges à la baïonnette à la tête de quelques hommes et en a tué deux de sa main.

Sergent CHIARASINI, 4^e tirailleurs : le 4 août 1914, à l'arrière garde près du col de Ziar s'est porté près des groupes marocains, s'est vigoureusement porté en arrière sous un feu violent pour recueillir un tirailleur blessé qu'il a réussi à ramener.

Lieutenant MOKTAR BEN ALI BEN BARKA, 4^e tirailleurs : le 4 août 1914, au combat du col de Ziar s'est porté avec sa section à l'assaut d'un rocher occupé par des groupes ennemis et a réussi par ce mouvement qui a déterminé la fuite de l'ennemi à éviter de nombreuses pertes à la colonne.

Lieutenant GROSJEAN, 1^e chasseurs d'Afrique : a fait preuve, le 4 août 1914, au combat du col de Ziar, de réelles qualités militaires. Est parvenu, grâce à son sang-froid, son esprit de décision, son activité à remplir la mission de pointe d'arrière-garde sous un feu des plus violents.

Sous-lieutenant SAOULI, 4^e spahis : au cours d'un engagement violent au combat de Djebel Bou Aarar a, sous un feu violent, entraîné son peloton dans une vigoureuse contre-attaque et débordé définitivement le terrain où l'arrière-garde venait de livrer un très rude combat.

Marechal des logis HEBE, 4^e spahis : au combat de Djebel Bou Aarar, a fait preuve d'un grand courage en défendant un blessé qui allait tomber aux mains de l'ennemi.

Marechal des logis TOURNIER, 4^e spahis : a fait preuve, le 20 août 1914, au combat de Djebel Bou Aarar, de belles qualités militaires dans la conduite du peloton de flanc-garde de la colonne Duplessis.

Capitaine PORTMAN, tirailleurs marocains : au combat du 4 août 1914, au col de Ziar a parfaitement secondé le commandant du bataillon formant arrière-garde a fait preuve de plus grand courage en portant des ordres sous un feu violent à des unités violemment engagées dans un terrain extrêmement difficile.

Capitaine SAVEROT, artillerie d'une division pendant le combat du 4 juillet, faisant fonction de lieutenant à la batterie, a continué à assurer l'exécution du tir sous un bombardement violent d'artillerie lourde. A été blessé au cours de la journée du 30 juin.

Sous-lieutenant SAOULI, 4^e spahis : au cours d'un engagement violent au combat de Djebel Bou Aarar a, sous un feu violent, entraîné son peloton dans une vigoureuse contre-attaque et débordé définitivement le terrain où l'arrière-garde venait de livrer un très rude combat.

Chef de bataillon HEYSCH, 7^e de marche colonial mixte : officier d'une bravoure remarquable et d'une rare énergie; au combat du 30 juin, après avoir contribué puissamment à réprimer une panique, a relancé ses troupes à l'assaut et a réussi à les maintenir sur les positions conquises, malgré les violents efforts de l'ennemi.

Capitaine URGUETTE, 3^e tirailleurs : dans la journée du 19 août 1914 (combat de Kef En N'Sour) a remarquablement exécuté, avec deux compagnies, un mouvement débordant qui a rejeté l'ennemi hors de la route de marche, permettant ainsi la progression, presque sans pertes, de l'avant-garde à travers une zone boisée et difficile.

Lieutenant LOTTE, 3^e tirailleurs : le 20 août 1914 près du débouché de Foun Aguemour, a enlevé vigoureusement sa compagnie à la baïonnette et exécuté une contre-attaque rapide qui a permis de dégager l'arrière-garde et faciliter un retour offensif général.

Sous-lieutenant BENSACI ABDELKADER, 3^e tirailleurs : a, le 20 août 1914 au combat de Djebel Bou Aarar entraîné sous le feu, avec vigueur et entrain, sa section à l'assaut d'une position occupée par l'ennemi et a contribué ainsi à dégager l'arrière-garde du convoi formé harcelé par l'ennemi.

Sergent-major BONNET, 3^e tirailleurs : le 19 août 1914, au combat de Djebel Bou Aarar, a fait preuve de vigueur dans l'attaque et a montré une courageuse attitude comme chef de section dans la poursuite de l'ennemi auquel il a infligé des pertes sensibles. S'était déjà distingué le 13 juillet sous Kenifra.

Sergent BERTIN, 3^e tirailleurs : a, le 20 août 1914, au combat de Djebel Bou Aarar, entraîné sous le feu, avec vigueur et entraîné sa section à l'assaut de hautes crêtes tenues par l'ennemi qu'il a repoussé avec de grosses pertes, malgré un vir retourné offensif.

Sergent-major BERTRAND, 3^e tirailleurs : le 20 août 1914, au combat de Djebel Bou Aarar a répondu courageusement à une attaque rapprochée d'un groupe de Marocains qui menaçaient la section de mitrailleuses, les charges à la baïonnette à la tête de quelques hommes et en a tué deux de sa main.

Sergent CHIARASINI, 4^e tirailleurs : le 4 août 1914, à l'arrière garde près du col de Ziar s'est porté près des groupes marocains, s'est vigoureusement porté en arrière sous un feu violent pour recueillir un tirailleur blessé qu'il a réussi à ramener.

Lieutenant MOKTAR BEN ALI BEN BARKA, 4^e tirailleurs : le 4 août 1914, au combat du col de Ziar s'est porté avec sa section à l'assaut d'un rocher occupé par des groupes ennemis et a réussi par ce mouvement qui a déterminé la fuite de l'ennemi à éviter de nombreuses pertes à la colonne.

Sous-lieutenant SAOULI, 4^e spahis : au cours d'un engagement violent au combat de Djebel Bou Aarar a, sous un feu violent, entraîné son peloton dans une vigoureuse contre-attaque et débordé définitivement le terrain où l'arrière-garde venait de livrer un très rude combat.

Chef de bataillon HEYSCH, 7^e de marche colonial mixte : officier d'une bravoure remarquable et d'une rare énergie; au combat du 30 juin, après avoir contribué puissamment à réprimer une panique, a relancé ses troupes à l'assaut et a réussi à les maintenir sur les positions conquises, malgré les violents efforts de l'ennemi.

Capitaine URGUETTE, 3^e tirailleurs : dans la journée du 19 août 1914 (combat de Kef En N'Sour) a remarquablement exécuté, avec deux compagnies, un mouvement débordant qui a rejeté l'ennemi hors de la route de marche,

lance le corps d'un de ses camarades tué quelques instants auparavant.

Tirailleur AZZOUR MOHAMMED, 5^e tirailleurs indigènes : belle conduite au combat d'El-Herri, où il a été blessé sérieusement.

Caporal MOHAMED BEN AHMED, 5^e tirailleurs indigènes : au cours du combat d'El-Herri, a été blessé assez grièvement au moment où il exécutait une charge à la baïonnette avec sa section.

Caporal BAICHE SLIMANE, 5^e tirailleurs indigènes : belle conduite au combat d'El-Herri, où il a été blessé assez grièvement au moment où, venant de conduire un blessé à l'ambulance, il rejoignait sa section.

Tirailleur LAIDANI MOHAMMED, 5^e tirailleurs indigènes : belle conduite au combat d'El-Herri, où il a été blessé grièvement.

Tirailleur FERRAD HOCINE BEN SLIMANE, 5^e tirailleurs indigènes : belle attitude au combat d'El-Herri, où il a été blessé grièvement au moment où il exécutait une charge à la baïonnette avec sa section.

Tirailleur SOUMATIA ADELKADER, 5^e tirailleurs indigènes : belle attitude au combat d'El-Herri, où il a été blessé grièvement.

Caporal LAURIE, 5^e tirailleurs indigènes : belle attitude au combat d'El-Herri, où il a été blessé grièvement.

Vétérinaire aide-major KRICK : a fait preuve du plus grand dévouement en collaborant pendant plusieurs jours et plusieurs nuits consécutives, au pansement des blessés ramenés à l'infirmière-ambulance de Khenifra après le combat d'El-Herri.

Tirailleur LABRÈCHE, 3^e tirailleurs indigènes : belle conduite au combat d'El-Herri, où il a été blessé deux fois.

Lieutenant ECK, 2^e étranger : a fait preuve le 6 septembre 1914, à l'affaire de Koudiat-el-Biad, des plus belles qualités d'initiative, d'énergie et de sang-froid.

Légionnaire ROSSO, 2^e étranger : tombé glorieusement à l'ennemi au combat du 6 septembre 1914, à Koudiat-el-Biad.

Lieutenant AUBERTIN, 4^e spahis : s'est particulièrement distingué, le 13 novembre 1914, au combat d'El-Herri où, après avoir donné tous ses chevaux pour le transport des blessés, il s'est employé à la plus grande activité à la défense du convoi attaqué par les Marocains.

Maréchal des logis TOURNIER, 4^e spahis : s'est particulièrement distingué au combat d'El-Herri, emportant à Khenifra, dans des conditions particulièrement difficiles et périlleuses, un ordre du colonel commandant la colonne demandant du secours.

Maréchal des logis LUCIANI, 4^e spahis : s'est particulièrement distingué au combat d'El-Herri en commandant son peloton, après que son officier eut été blessé, en se dévouant pour relever, dans des circonstances difficiles, un homme blessé.

Brigadier NIDERT, 4^e spahis : brillante conduite au combat d'El-Herri, où il a sucessivement deux chevaux tués sous lui après avoir aidé à porter à l'ambulance son officier grièvement blessé.

Brigadier MESSAOUD BEN AHMED EZ ZINE et **AEDALLAH BEN MOHAMED**, 4^e spahis : ont fait preuve du plus grand dévouement au cours du combat d'El-Herri, en s'employant activement au transport des blessés à l'ambulance et en les défendant à l'arme blanche contre les Marocains qui voulaient les enlever.

Spahi FUMERON, 4^e spahis : a fait preuve du plus grand dévouement au combat d'El-Herri, en donnant son cheval à un soldat colonial blessé et en le défendant ensuite contre les Marocains qui attaquaient le convoi.

Spahi GUILLAUME, 4^e spahis : s'est particulièrement distingué au combat d'El-Herri, en ramenant sur son cheval, jusqu'à Khenifra, deux blessés, dont un brigadier de spahis, qui seraient tombés infailliblement aux mains de l'ennemi.

Spahi MESSAOUD BEN AMOR BEN SALAH, 4^e spahis : s'est particulièrement distingué au combat d'El-Herri, en ramenant jusqu'à Khanifra et en le défendant contre les Marocains un officier indigène blessé qu'il avait placé sur un cheval.

Lieutenant MONDET, 1^r gouraud mixte : le 16 novembre 1914, au combat livré par la colonne Duplessis dans le djebel Aarar, a réussi à occuper, avec le 1^r gouraud, les crêtes dominant la route suivie par la colonne et dont l'ennemi escaladait les pentes opposées. A fait preuve d'un allant et d'une bravoure remarquable et a été blessé au moment où il installait son gouraud sur la position assignée.

Lieutenant BRISSAUD, Maroc : au cours du combat du 16 novembre 1914, dans le djebel Bou Aarar, a rejoint, seul, sur les crêtes où circulaient les isolés ennemis, le 1^r gouraud qui venait d'être privé de son chef et avait épuisé ses munitions ; a pris le commandement de cette unité sous le feu et l'a exercé avec une habileté et une bravoure remarquables, interdisant à l'ennemi l'accès des crêtes dominant la route suivie par la colonne.

Interprète BEN DAOUD : au combat du 16 novembre 1914, dans le djebel Bou Aarar, s'est porté, sans hésiter, au débouché du défilé que venait de traverser la colonne. Avec le plus grand sang-froid et la plus brillante bravoure, a arrêté, avec ses cavaliers, les groupes ennemis qui se hâtaient vers le défilé et a permis à la cavalerie d'avant-garde de le rejoindre et de tenir définitivement le débouché.

Sergent-major ALFONSI, 1^r gouraud mixte : l'officier commandant le gouraud ayant été blessé, le 16 novembre 1914, au combat du djebel Bou Aarar, a pris le commandement de cette troupe et l'a assuré au mieux, pendant une heure, dans une situation difficile.

Sergent ABERE, 1^r étranger : tombé grièvement à l'ennemi, le 18 octobre 1914.

Sous-lieutenant ANDRÉ, 2^e tirailleurs : détaché au service de renseignements de Guercif, a fait preuve de réelles qualités militaires et s'est dépassé sans compter, organisant et effectuant avec une énergie inlassable, la poursuite des djichs ; a contribué ainsi pour une large part à la sécurité du pays.

Capitaine JAILLET, 9^e tirailleurs indigènes : a judicieusement commandé sa compagnie, flanc-garde de droite, vers le ravin de l'oued Lakhdar, pendant le combat du 10 août 1914, à Sidi-Omrane, et, par ses habiles dispositions a maintenu en respect un ennemi très supérieur en nombre et qui cherchait à tourner la position du groupe de manœuvre.

Capitaine BAILLEUX, 1^r étranger : commandant l'infanterie de la colonne, a fait preuve pendant tout le combat de Sidi-Omrane de sang-froid ; par des dispositions habilement et énergiquement prises, a permis à l'infanterie d'attaquer pendant plusieurs heures un ennemi très supérieur en nombre, en lui faisant subir des pertes sévères.

Lieutenant PEYROU, 1^r étranger : au combat de Sidi-Omrane, a commandé sa compagnie avec la plus grande énergie et un superbe sang-froid, a maîtrisé pendant plusieurs heures un ennemi très mordant, très supérieur en nombre, auquel il a fait subir de grosses pertes malgré un terrain défavorable, et a commandé très vigoureusement plusieurs charges à la baïonnette.

Lieutenant BERGEZ, 1^r étranger : le 6 octobre 1914, commandant le fort Kappeler, n'a pas hésité à se porter courageusement de sa personne au secours d'une de ses patrouilles aux prises avec les Marocains, et a pu reprendre le corps d'un de ses légionnaires que les Marocains commençaient à dépolir. A été légèrement blessé au combat de Sidi-Omrane après avoir pris le commandement de sa compagnie après la mort de son commandant de compagnie.

Lieutenant ROTHE, 1^r étranger : au combat de Sidi-Omrane, a eu une attitude des plus énergiques et des plus courageuses ; à plusieurs reprises a entraîné ses hommes à l'attaque à la baïonnette avec une belle crânerie et le plus grand mépris du danger.

Adjudant-chef LANOT, 1^r étranger : au combat de Sidi-Omrane, a brillamment conduit sa section au feu et, grâce à ses bonnes dispositions prises, n'a subi que peu de pertes.

Adjudant CHINI, 1^r étranger : au combat de Sidi-Omrane, a commandé avec autorité et énergie, sa section sous un feu des plus violents, donnant à ses hommes un admirable exemple de courage.

Lieutenant JAEGER, 1^r étranger : au combat de Sidi-Omrane, a relevé sous un feu violent, trois morts et des blessés et a pris part aux charges à la baïonnette, donnant à ses camarades un admirable exemple d'entrain et de courage.

Lieutenant MONDET, 1^r gouraud mixte : le 16 novembre 1914, au combat livré par la colonne Duplessis dans le djebel Aarar, a réussi à occuper, avec le 1^r gouraud, les crêtes dominant la route suivie par la colonne et dont l'ennemi escaladait les pentes opposées. A fait preuve d'un allant et d'une bravoure remarquable et a été blessé au moment où il installait son gouraud sur la position assignée.

Légionnaire GIOT, 1^r étranger : au combat de Sidi-Omrane, avec un dévouement et un courage au-dessus de tout éloge, a relevé le

cinq corps de légionnaires tués ou blessés, sous un feu ennemi intense.

Capitaine MOOG, 5^e spahis : le 11 septembre 1914, au combat de Foum-Asefti, commandant la cavalerie de la colonne, voyant que le mouvement débordant de la cavalerie qui lui avait été prescrit pouvait en raison du terrain être évité par la harka, a attaqué celle-ci avec vigueur et la fixée jusqu'à l'arrivée de la colonne.

Lieutenant STOFFEL, 2^e spahis : le 25 septembre 1914, à l'engagement de Djouna, a brillamment secondé l'action du commandant du maghzen de M'Coun, à l'aile gauche du groupe Mougin.

Adjudant MAINETTI, 5^e spahis : s'est brillamment distingué au combat du 11 septembre 1914, en portant, à maintes reprises, des ordres aux unités des ailes sous une grêle de balles, dans un terrain des plus difficiles.

Capitaine ALLEMAND, Maroc : a, pendant toute la période d'observation de la harka de Moulay Lahcen Sebai, fourni un travail intensif. Le 11 septembre, a audacieusement accroché la harka et a soutenu avec le maghzen un combat violent et bien conduit.

Lieutenant DELPI, cercle de Taza : commandant, en septembre 1914, le maghzen de M'Coun, a occupé jusqu'à la dernière minute une crête menacée par de nombreux Marocains, a profité judicieusement du terrain pour se retirer en éprouvant le minimum de pertes ; toujours exposé aux endroits les plus battus par le feu de l'ennemi, a eu son cheval tué sous lui.

Capitaine TANTON, 3^e batterie de montagne : chargé de faire coûter l'artillerie de montagne au débouchage de la place de Taza au combat de Djouna, le 25 septembre, a parfaitement rempli ce rôle ingrat avec un personnel de fortune qu'il a dirigé lui-même, obtenu les meilleures résultats en empêchant les Beni Oudjane et les Ahl Chekka de venir prendre part à la lutte et a saisi toutes les occasions d'appuyer la colonne par un tir des plus précis et des plus efficaces.

Lieutenant PRESTAT, 3^e batterie de montagne : à l'engagement de Djouna, commandant l'artillerie du groupe Mougin, a pris les mesures les plus judicieuses dans le choix des emplacements de l'artillerie, grâce à un feu très efficace et brillamment conduit, a assuré le décrochage de la cavalerie qui, de son fait, n'a eu à subir que des pertes très minimales.

Lieutenant DU SERRE-TELMONT, Maroc : a fait, sous le feu, en octobre 1914, une reconnaissance de terrain audacieuse qui lui a permis d'exécuter, avec sa section, un tir d'efficacité immédiate au début du combat, dégagé ainsi la cavalerie qui avait fixé l'ennemi ; puis, sur une seconde position, bien que son point d'observation fut battu par les balles, a exécuté son tir de bombardement très précis du Kasar de Takhoul.

Capitaine VING, 5^e escadron de spahis marocains : commandant la cavalerie du groupe Mougin, a fait preuve de belle qualité militaire, d'allant et de mordant, exécutant parfaitement la mission qui lui était donnée de razzi et d'incendier les mechtas de Djouna.

Sous-lieutenant FAUGERON, tirailleurs marocains : a, pendant le combat livré le 11 septembre 1914 contre la harka de Moulay Lahcen Sebai, à Foum-Asefti, brillamment élevé sa section dans une attaque à la baïonnette.

Sous-lieutenant BEN RAHAL BEN MOHAMMED, tirailleurs marocains : au combat du 11 septembre 1914, à Foum-Asefti, se trouvant à l'aile droite de sa compagnie, a fait preuve d'initiative et de bravoure, en débusquant des premières peentes de la montagne des tireurs ennemis dont le feu allait prendre la compagnie d'enfilade.

Chef d'escadrons PAPILLON : comme chef d'état-major du territoire de Khenifra, pendant la période de juillet à octobre 1914, a rendu des services exceptionnels, en secondant le commandement avec une inlassable activité, lors des attaques réitérées, dirigées contre le poste pendant les mois d'août et septembre 1914.

Chef d'escadrons JÉRÔME : le 16 novembre 1914, à l'arrivée à Khenifra de la colonne de secours, s'est porté sans hésiter au débouché du défilé de la Pierre-Perçue que menaçaient de nombreux groupes ennemis venant du djebel Bou-Moussa. A tenu le débouché avec la cavalerie d'avant-garde qu'il commandait, donnant le plus bel exemple de décision, de fermeté, de coup-d'œil et de calme bravoure.

Soldats SUZANNE et **PERRON**, Maroc : après l'affaire du 13 novembre 1914 (combat d'El-Herri), ont fait preuve du plus grand dévouement en donnant leurs soins aux blessés pendant plusieurs jours et plusieurs nuits consécutifs.

Lieutenant-colonel DERIGOIN, commandant le cercle des Beni M'Guild : ayant pris le commandement du cercle des Beni M'Guild le 13 septembre 1914, a montré pendant la période des ravitailllements de Khenifra et les liaisons avec le groupe mobile du Tadla aussi bien qu'au cours des opérations successives à l'affaire d'El-Herri et des tournées entreprises autour des postes de Mrirt et de Lias, les plus brillantes et plus solides qualités d'organisateur, de chef et de soldat : inlassable énergie, sens pratique avisé, grand ascendant personnel sur sa troupe et haute valeur morale.

Chef de bataillon CHARLET, 1^r étranger : au combat d'El-Kela, des Beni bou Guitoun, commandant un groupe de toutes armes, s'est distingué constamment pendant l'action par son sang-froid, son énergie et ses qualités manœuvrières.

Capitaine CALLAIS, 1^r étranger : au combat d'El-Kela, chargé, au moment du déroulage, de veiller au repli des diverses fractions et tout particulièrement du groupe léger d'ambulance, a fait preuve de la plus grande initiative en prenant des dispositions très judicieuses pour assurer l'évacuation des morts et des blessés. A quitté la position.

Lieutenant PIQUEMAL, 1^r étranger : au combat du 27 novembre 1914, a mené énergiquement sa section sous un feu intense et a contribué par son intervention courageuse à ramener les morts et les blessés serré, de près par l'ennemi dans un terrain extrêmement difficile.

Lieutenant ROBERT, 1^r étranger : étant commandant du blockhaus Klapper à Taza, le 20 novembre 1914, a fait preuve de bravoure personnelle et d'un sang-froid absolus en contre-attaquant à la baïonnette avec une patrouille de cinq légionnaires et un sergent d'alpins fortement accrochés par les Marocains et éprouvées par eux.

Capitaine PRIGNOT, 2^e étranger : a commandé sa compagnie comme lieutenant pendant plus de neuf mois aux opérations des colonnes de Khenifra. A su la maintenir en parfaite état physique et moral. L'a, en particulier, brillamment amené au secours de la garnison de Khenifra. A su la maintenir en une crête menacée par de nombreux Marocains, a profité judicieusement du terrain pour se retirer en éprouvant le minimum de pertes ; toujours exposé aux endroits les plus battus par le feu de l'ennemi, a eu son cheval tué sous lui.

Lieutenant PIQUEMAL, 1^r étranger : au combat du 27 novembre 1914, a mené énergiquement sa section sous un feu intense et a contribué par son intervention courageuse à ramener les morts et les blessés serré, de près par l'ennemi dans un terrain extrêmement difficile.

Lieutenant ROBERT, 1^r étranger : étant commandant du blockhaus Klapper à Taza, le 20 novembre 1914, a fait preuve de bravoure personnelle et d'un sang-froid absolus en contre-attaquant à la baïonnette avec une patrouille de cinq légionnaires et un sergent d'alpins fortement accrochés par les Marocains et éprouvées par eux.

Lieutenant PRESTAT, 3^e batterie de montagne : au combat de Djouna, près de Taza, a continué à tirer avec succès dans des positions très élevées et tout particulièrement du groupe léger d'ambulance, a fait preuve de la plus grande initiative en prenant des dispositions très judicieuses pour assurer l'évacuation des morts et des blessés. A quitté la position.

Sergent TARRAGO BRABO, 1^r étranger : au combat d'El-Kela a assuré, d'une façon parfaite, sous un feu violent, le ravitaillement en munitions de sa section de mitrailleuses et de fusils, en empêchant les Marocains de déboucher sur la route de Djouna.

Adjudant GEILLON, 1^r étranger : le 9 décembre 1914, faisant partie de l'escorte d'un convoi entre Taza et Bab-Merzouka, a été blessé pendant qu'il commandait sa section sur la ligne de feu et n'a cessé de faire preuve d'un très beau courage.

Capitaine JEANNEROD, 9^e escadron de spahis marocains : au cours des engagements des 8 et 13 janvier 1915, a fait preuve de coup d'œil et du plus judicieux à propos, particulièrement le 13 janvier où son intervention heureuse a permis de dégager un officier en danger.

Brigadier COUSTON, 8^e groupe d'artillerie d'Afrique : le 5 décembre 1914, au cours de l'engagement de l'escorte d'un convoi, près de Meknass-Tatana, étant brigadier de l'escorte, a fait preuve de calme et d'énergie en assurant la mise en batterie régulière de sa pièce après avoir été blessé et avoir eu deux hommes hors de combat.

Lieutenant BOUCHON, Maroc : au cours d'une reconnaissance sur El Hammam, le 13 janvier 1915, a montré de belles qualités d'allant et de courage en opérant à la tête d'un groupe très restreint de mokhazons et sous un feu vif une razzia de 900 têtes de bétail appartenant à des gens insoumis.

Capitaine RAYMOND, chef d'état-major de la région de Fez : le 27 novembre 1914, au combat d'El-Kela, étant chef d'état-major, n'a cessé de montrer au cours de l'action, de remarquables qualités d'intelligence, de jugement et d'activité. A rendu, dans ses fonctions, des services exceptionnels.

Adjudant ABDOLAYE, 5^e colonial : au combat d'El-Kela, n'a cessé de donner des preuves de calme et de bravoure et a entraîné

par son exemple, une ligne de tirailleurs à l'assaut d'une crête occupée par l'ennemi. Chef de bataillon BILLOTTE, 2^e bataillon sénégalais du Maroc : commandant le détachement de liaison de Souk-el-Arba-de-Nkheila du 19 au 27 janvier, au milieu des difficultés matérielles considérables, a su le ramener avec le minimum de pertes et a fait preuve, en ces circonstances, des plus belles qualités de vigueur physique et d'énergie morale.

Lieutenant L'HOTEL, 10^e compagnie de tirailleurs algériens : les 21 et 23 janvier 1915, au cours des opérations chez les Branès, a fait preuve de belles qualités militaires, du plus grand sang-froid et de la plus belle énergie.

Soldat BOUTERBIAT, 2^e tirailleurs indigènes : blessé grièvement le 21 janvier 1915 à l'assaut d'une crête et mort, dans la nuit, des suites de sa blessure.

Caporal CAVAILLES, 2^e tirailleurs indigènes : tué grièvement à l'ennemi à l'engagement de l'Oued El Haddar.

Sergent-fourrier VACHER, 2^e tirailleurs indigènes : le 11 janvier 1915, à l'engagement de l'Oued El Haddar, au cours d'un mouvement de repli, a fait preuve de courage en revenant en arrière relever un caporal français mortellement blessé, qu'il a ramené avec ses armes.

Lieutenant LEROUX, 2^e tirailleurs : le 11 janvier 1915, à l'engagement de l'Oued El Haddar, chargé d'enlever un point d'appui, a entraîné vigoureusement sa section sous un feu très vif et a chassé de la position l'ennemi qui a dû abandonner un fusil et des cartouches.

Lieutenant CAILLARD, 2^e tirailleurs : le 11 janvier 1915, au cours de l'engagement de l'Oued El Haddar, a fait preuve de belles qualités de commandement, d'énergie et de sang-froid, en exécutant, sous un feu violent, un mouvement de repli rendu très difficile par le transport de deux tirailleurs grièvement blessés.

Capitaine BUSSON, 2^e bataillon d'Afrique : services exceptionnels rendus depuis sept mois dans un poste d'avant-garde et pour sa brillante attitude sous le feu au cours des opérations qui ont eu lieu dans la région de Mirt de novembre 1914 à mars 1915.

Lieutenant BELDJERBA, 2^e tirailleurs : le 21 janvier 1915, en région Branès, a fait preuve de remarquables qualités d'entrain, de coup-d'œil et d'énergie en enlevant sa section sous un feu violent, à l'assaut d'une crête.

Soldat CHEHIIH LARBI BEN ABDELKADER, 2^e tirailleurs : le 23 janvier 1915, lors du retour d'une colonne sous une tempête de vent glacial et de pluie à travers un terrain extrêmement difficile, a fait preuve de courage remarquable en accomplissant jusqu'au bout mais jusqu'à la mort, la mission à lui confiée de conduire un animal chargé.

Médecin-major DIZAC, colonne mobile de Taza : au cours de la journée du 23 janvier, à la suite de la reconnaissance chez les Branès, a fait preuve d'un dévouement et d'un zèle inlassables, en prodiguant aux blessés et aux nombreux malades les soins les plus expressifs.

Chef de bataillon BOUCHEZ, état-major du commandant général du Nord : depuis la mobilisation, a continué à rendre au Maroc des services exceptionnels comme chef d'état-major du général commandant général du Nord. A fourni un effort considérable en assurant seul le service, notamment au cours des opérations consécutives au combat d'El Horri du 13 novembre 1914 ; a organisé depuis deux mois d'une façon complète le groupe mobile de Taza ; vient, comme chef d'état-major de la colonne chez les Branès, d'apporter le concours le plus précis au commandement en affirmant ses remarquables qualités d'intelligence, de méthode et d'activité inlassable ; d'un courage personnel au-dessus de tout éloge qui complète heureusement ses qualités militaires de premier ordre.

Colonel DE TINAN, 2^e spahis : depuis cinq ans au Maroc oriental, à l'occupation duquel il a pris une large part comme commandant du 2^e rég. de spahis et comme commandant de la cavalerie des T. M. E., s'est constamment signalé par ses qualités militaires hors de pair que par son talent d'organisateur, grâce auquel il a pu, depuis la mobilisation, reconstruire à ses effectifs principaux la cavalerie du Maroc oriental, tout en

envoyant au front de France quatre escadrons du 2^e rég. de chasseurs d'Afrique et quatre escadrons du 2^e rég. de spahis. Blessé très grièvement le 10 août 1914, au combat de Sidi Omrane.

Chef d'escadrons JOUIN, 2^e chasseurs d'Afrique : le 9 août 1914, informé de l'arrivée d'un fort contingent marocain à trois kilomètres au nord de M'Coun, a pris les dispositions les plus judicieuses en alertant la garnison du poste, pour repousser l'ennemi et le poursuivre vigoureusement pendant quatre kilomètres en lui faisant subir des pertes séries.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade de chevalier.

Lieutenant MAGNOL, 36^e d'infanterie coloniale : officier plein d'entrain et d'un courage remarquable, animé d'un grand esprit du devoir. Au front depuis le mois d'octobre, a donné un bel exemple d'énergie en refusant de se laisser évacuer et en participant à toutes les opérations actives malgré une sérieuse affection chronique du genou. Blessé le 14 août 1915 assez grièvement au visage, a conservé le commandement de sa section en se faisant panser chaque jour, et deux jours plus tard, à la tête d'un petit détachement de volontaires, a progressé, de vive force dans un boyau défendu par les Allemands.

Sous-lieutenant VANNEREAU, 13^e d'infanterie : au vallonnement servi au début de la campagne. Blessé une première fois le 3 septembre 1914, a rejoint le front le 4 octobre. Blessé une deuxième fois le 9 octobre, a rejoint le front aussitôt sorti de l'hôpital. A reçu une troisième blessure le 2^e novembre qui a occasionné un traumatisme à l'œil gauche avec lésion du nerf optique.

Médecin aide-major LÉVY - VALENSI, ambulance 15/20 : s'est distingué par ses belles qualités professionnelles et par son dévouement envers les malades, et notamment les typhoidiques confiés à ses soins. Grièvement blessé au bras droit, le 14 septembre 1915, alors qu'il dirigeait l'évacuation des blessés de son ambulance en partie détruite par un bombardement. Est tombé en criant : « Vive la France ».

Lieutenant LE ROY, 62^e d'infanterie : officier d'un dévouement absolument sans égale et d'une énergie exceptionnelle. S'est signalé en toutes circonstances par ses belles qualités militaires. Grièvement blessé le 16 septembre 1915 dans l'accomplissement de ses devoirs. Arrachement de la main gauche ; plaies multiples des membres, tête et tronc.

Lieutenant ORHOND, 62^e d'infanterie : officier tout à fait distingué, et qui s'est fait remarquer au combat du 22 août 1914 où il a été blessé, par la vigueur de son commandement et son courage. Atteint le 15 septembre 1915 d'une blessure grave.

Sous-lieutenant CARRIE, 17^e d'infanterie : officier de l'armée territoriale passé sur sa demande dans un régiment actif. Énergique, brave, a toujours conduit sa section brillamment au feu, particulièrement au combat du 26 mai 1915 où il a reçu douze blessures par éclats d'obus. Coude broyé.

Sous-lieutenant SAUVELET, 116^e bataillon de chasseurs : a fait preuve de belles qualités militaires au cours de la campagne, notamment au combat du 29 août 1914 où il s'est fait remarquer par son énergie et la vigueur de son commandement. Grièvement blessé (perte de l'œil droit). Est revenu sur le front et continue à justifier comme officier-paveur les notes élogieuses qui lui ont été données antérieurement.

Lieutenant VALLOTTE, état-major d'une brigade : officier calme, dévoué et courageux au feu, qui s'est toujours acquitté avec la plus grande bravoure des missions périlleuses qui lui étaient confiées. Blessé une première fois le 24 octobre 1914, est revenu sur le front. A été atteint le 20 juin 1915 d'une blessure grave au genou droit.

Sous-lieutenant DIÉVAL, 289^e d'infanterie : esprit militaire élevé, très brave, a toujours accompli avec intelligence les missions qui lui étaient confiées. Grièvement blessé le 21 juin 1915. Amputé du bras droit.

Capitaine LEGUAY, 70^e d'infanterie : officier qui a fait preuve d'une grande énergie et d'une bravoure remarquable. Blessé accidentellement le 15 septembre 1914, n'a pas voulu se laisser évacuer. A repris son service avant complète guérison. A été grièvement blessé le 5 octobre 1914. Amputé d'une partie du pied gauche.

Lieutenant DE L'HERMITE, 14^e hussards : affecté au service aéronautique depuis le début de la campagne ; rend depuis quarante mois les services les plus constants et ne cesse de donner l'exemple de la plus haute valeur morale et militaire. Toujours prêt à remplir toute mission, joint à l'habileté du pilote un coup d'œil exercé ; ses reconnaissances sont toujours sûres. A fréquemment franchi les lignes à basse altitude pour remplir ses missions en dépit des circonstances défavorables et a eu son avion fréquemment atteint.

Aumônier SOURY-LAVERGNE, groupe de brancardiers d'un corps d'armée : très courageux et d'une activité remarquable, vient de passer six mois dans les tranchées de première ligne sans prendre un seul jour de repos, contribuant par sa parole et son exemple à relever la moral des troupes. A été grièvement blessé à deux reprises pendant cette période, sans vouloir abandonner son poste et a été cité trois fois à l'ordre du jour.

Sous-lieutenant BARASSÉ, 137^e d'infanterie : apprenant qu'une escouade de sa section était grièvement bombardée, n'a pas hésité à s'y porter pour donner l'exemple du calme et du sang-froid. A été grièvement blessé alors qu'il réconfortait ses hommes par sa présence. Déjà blessé le 22 août 1914.

Sous-lieutenant LIMASSET, 403^e d'infanterie : venu au front sur sa demande. A constamment fait preuve d'une énergie active et d'une endurance de toutes les instants. S'est particulièrement distingué dans l'attaque du 19 juillet 1915, par sa crânerie raisonnée et une étonnante verve sous la mitraille. Vient d'être atteint à son poste de combat par un obus qui lui a broyé le pied. Officier de troupe remarquable.

Capitaine AUBERT, 70^e bataillon de chasseurs : officier qui s'est distingué par son sang-froid, son esprit de méthode et de décision, son énergie et sa bravoure. Le 15 octobre 1913, alors qu'il dirigeait l'évacuation des blessés de son ambulance en partie détruite par un bombardement. Est tombé en criant : « Vive la France ».

Lieutenant LE ROY, 62^e d'infanterie : officier d'un dévouement absolu à ses devoirs et d'une énergie exceptionnelle. S'est signalé en toutes circonstances par ses belles qualités militaires. Grièvement blessé le 16 septembre 1915 dans l'accomplissement de ses devoirs. Arrachement de la main gauche ; plaies multiples des membres, tête et tronc.

Capitaine CARDOT, 5^e bataillon de chasseurs : excellent officier, s'est distingué par sa bravoure dans tous les engagements auxquels il a pris part, notamment les 22 août 1914, 1^{er} et 21 septembre. Cité à l'ordre de l'armée le 9 octobre 1914. Gravement blessé le 13 décembre. Blessé de nouveau le 5 octobre 1915.

Lieutenant MARTINERIE, 15^e bataillon de chasseurs : commandant une compagnie d'attaque, s'est emparé de deux fortins dont l'ennemi s'était rendu maître la veille, et a organisé la position conquise en repoussant deux contre-attaques. Très grièvement blessé le 16 septembre 1915 à son poste de commandement, a donné une fois de plus un magnifique exemple de courage.

Lieutenant MARTEAU, 121^e bataillon de chasseurs à pied : à l'attaque du 27 juillet 1915, a fait preuve des plus belles qualités militaires montrant de l'audace, du sang-froid et de l'énergie, donnant l'exemple à ses chasseurs sous un feu violent. A fait 40 prisonniers dont un officier, dans une contre-attaque. Grièvement blessé dans la tranchée au cours d'un bombardement extrêmement violent le 4 août 1915. A subi l'amputation d'une jambe.

Lieutenant TIVOLLE, 30^e bataillon de chasseurs : appelé avec une fraction de sa compagnie qu'il commandait de la veille à renforcer un point de la ligne, l'a conduite avec une décision et une fermeté remarquables. Grièvement blessé en accomplissant sa mission (27 juillet 1915).

Lieutenant DELBASSEZ, 362^e d'infanterie : officier de sentiments élevés et qui a donné le plus bel exemple de fermeté et de courage. Prévenu le 6 septembre 1915, accident

venait de se produire dans une tranchée, s'est porté immédiatement sur les lieux et a été grièvement blessé. Amputé du pied droit.

Lieutenant BUTIN, 30^e bataillon de chasseurs alpins : le 9 septembre 1915, a fait preuve d'un courage remarquable au cours d'une attaque ennemie, avec gaz suffocants et jets de liquide enflammé. A tenu dans sa tranchée jusqu'à ce qu'il soit grièvement blessé. Déjà cité à l'ordre de l'armée.

Chef de bataillon DE BRYE DE VERTAMY, 252^e d'infanterie : officier supérieur d'une très haute valeur morale et professionnelle. Remarquablement doué, ayant le don du commandement. S'est imposé rapidement au respect et à l'affection de son bataillon en lui donnant constamment l'exemple de l'activité, de la bravoure et de la plus belle conception du devoir. Atteint le 29 juillet 1915.

Capitaine SHIGENO, escadrille V 21 : pilote d'une audace et d'une adresse remarquables. Est venu mettre au service de la France ses belles qualités d'intelligence, de courage et d'entrain. Rend des services de premier ordre à l'escadrille V 24, et a mérité d'être cité à l'ordre de l'armée à la suite de plusieurs bombardements dans lesquels son appareil a été criblé par les projectiles ennemis.

Sous-lieutenant HIRIART, 5^e d'infanterie : officier de troupe de premier ordre, ayant une longue expérience militaire, énergique et très brave. A réussi, le 16 février 1915, au cours d'une attaque de tranchées, et suivie seulement de quelques hommes, à progresser sous un feu violent de mitrailleuses et alors que son abri était rendu intenable par suite des émanations des obus suffocants.

Capitaine ESPINASSE, 125^e d'infanterie : a fait preuve d'un courage remarquable dans tous les combats auxquels il a pris part. Blessé le 24 août 1914, et atteint de deux autres blessures le 17 juillet 1915, a été de nouveau blessé le 17 septembre 1915 à son poste de combat.

Sous-lieutenant HEYDER, 32^e d'infanterie : officier d'une bravoure exceptionnelle, conduisant remarquablement sa section. Blessé au combat du 30 août 1914 et revenu sur le front, a été atteint le 2 novembre suivant d'une blessure grave ; a néanmoins conservé le commandement de sa section jusqu'au soir.

Sous-lieutenant SCHMITT, 269^e d'infanterie : son bataillon ayant dû faire face au cours d'une marche à une brusque attaque sur sa droite, a porté résolument sa section sur l'ennemi dont il a arrêté la progression, et a été grièvement blessé en soutenant le combat avec la plus grande énergie.

Sous-lieutenant MONCLA, 49^e d'infanterie : jeune officier d'une bravoure exceptionnelle qui a toujours sollicité des missions les plus périlleuses ; le 19 septembre 1915, ayant pris lui-même la direction d'une reconnaissance pour déterminer l'occupation d'une tranchée récemment établie par l'ennemi, a pénétré dans cette tranchée, fait le coup de feu contre ses occupants et a été très grièvement atteint par une grenade.

Sous-lieutenant ROYER, 41^e d'artillerie : le 27 juillet 1915, observateur de première ligne, a été pris sous un abri effondré. A été cité à l'ordre de l'armée pour ses belles qualités de sang-froid et d'initiative, et a regagné la Croix de guerre sur le champ de bataille. S'est acquis la mesure de ses qualités militaires et de commandement dans les journées des 9 et 10 septembre 1915 où, grâce à son sang-froid, son habileté, à son attitude crâne et énergique, il a su résister à une attaque allemande et maintenir son bataillon sur ses positions, sous une mitraille infernale et bien que sa droite fut tournée par l'ennemi.

Capitaine GIAMARCHI, 92^e d'infanterie : a fait preuve de belles qualités militaires au cours de la campagne, en particulier au combat du 6 octobre 1914, où il a montré une vigueur exceptionnelle. A été très grièvement blessé.

Lieutenant DEVIN, escadrille M. F. 29 : officier pilote d'une bravoure et d'un sang-froid au-dessus de tout éloge. A effectué de nombreux réglages d'artillerie et reconnaissances au-dessus de l'ennemi. S'est également signalé par de nombreux bombardements de jour et de nuit, et par sept combats contre des avions allemands. Vient d'effectuer un bombardement de nuit sur une gare ennemie, ce qui constitue une des plus longues opérations aériennes effectuées (de nuit) au-dessus du territoire ennemi.

Capitaine PARIS, 33^e d'infanterie coloniale : officier d'élite plein d'entrain et de vigueur, depuis peu de temps sur le front, mais qui commande remarquablement son unité aux tranchées. A été blessé le 12 septembre 1915, de deux balles à la tête, au moment où il surveillait, debout, le travail de sa compagnie, qui exécutait une tranchée avancée sous un feu violent. N'a pas voulu se faire évacuer.

Lieutenant GOULOT, 8^e zouaves de marche : le 16 juin 1915, a reçu une très grave blessure nécessitant l'amputation de la main droite au moment où il s'élançait à l'assaut des tranchées ennemis en entraînant ses camarades au cri de : « En avant, les enfants ! ». Malgré sa blessure, est resté quatre heures dans la tranchée de quatrième ligne ennemie conquise et n'a cessé d'encourager ses camarades.

Soldat GOULOT, 8^e zouaves : le 11 mai 1915, a été atteint très grièvement à la cuisse droite par un éclat d'obus. Est resté sur le terrain jusqu'à la nuit sans se plaindre, donnant ainsi un bel exemple de courage à ses camarades. A été amputé de la cuisse droite. Caporale BESANCON, 152^e d'infanterie : très brillante conduite au combat du 17 septembre 1914, où il a été grièvement blessé. Clément CHAPELLE, 142^e d'infanterie : blessé au combat du 18 août 1914, d'une balle à la

droite du groupe après une blessure antérieure. A subi la désarticulation du poignet droit.

Lieutenant BARATOUX, porte-drapeau au 41^e d'infanterie : très bon officier, grièvement blessé par un éclat d'obus le 6 octobre 1914.

A perdu l'usage d'une jambe.

cuisse, voyant ses camarades progresser en avant, s'est relevé malgré l'hémorragie occasionnée par sa blessure, et s'est porté sur la ligne des tirailleurs. A peine arrivé à ce nouvel emplacement, est tombé frappé de cinq balles. Amputé de la cuisse gauche.

Soldat ZUANON, 35^e d'infanterie : excellent soldat toujours prêt à marcher pour les missions dangereuses. Très brave, a été blessé le 19 avril en se portant à l'attaque d'une tranchée ennemie.

Soldat OSMANE BAGDADI, 2^e tirailleurs de marche : vieux soldat, brave et énergique. Le 14 juin, occupant un poste particulièrement dangereux, s'y est maintenu malgré un bombardement très violent et a été grièvement blessé.

Sergent-major QUILFEN, 318^e d'infanterie : sous-officier énergique et dévoué, très grièvement blessé pour la deuxième fois le 5 juillet.

Caporal HOSSELET, 35^e d'infanterie : excellent caporal, volontaire pour toutes les missions périlleuses, après un bombardement intense est allé reconnaître une partie de notre ligne complètement bouleversée par ce bombardement ; blessé grièvement au cours de cette reconnaissance, a perdu l'œil droit.

Soldat CHAVALARD, 60^e d'infanterie : amputé du bras gauche, à la suite d'une grave blessure. Est resté quatre jours sur le champ de bataille ayant d'être relevé. Excellent soldat, bien noté de sa compagnie.

Chasseur JACQUIN, 2^e bataillon territorial de chasseurs alpins : au cours d'un violent bombardement, a fait preuve d'énergie et de sang-froid restant à son poste et s'inquiétant de ses camarades blessés autour de lui, bien que grièvement atteint lui-même par un éclat de bombe qui lui avait sectionné le pied, et qui a nécessité l'amputation de ce membre.

Soldat CHAPELLE, 2^e zouaves de marche : a donné l'exemple de l'énergie et du courage, en dominant la douleur, alors qu'il venait d'être grièvement blessé au crâne, afin de rassurer ses voisins. Ayant eu l'œil crevé, disait en se retirant : « Ce n'est rien. »

Clairon-major HERVIER, 3^e bataillon d'infanterie d'Afrique : chef de fanfare plein de zèle et de dévouement, ayant beaucoup d'autorité. En campagne, s'est montré hors de pair comme chef des brancardiers. A obtenu une brillante citation de ce fait, à la suite des combats des 17 et 18 février. S'est encore distingué par son beau courage et la parfaite organisation de son service des évacuations dans un secteur dangereux.

Soldat CHEVALIER, 6^e d'infanterie territoriale : très bon soldat ; le 1^{er} octobre 1914 a fait preuve de courage en défendant les abords d'un village et en contribuant à retarder l'approche d'un ennemi très supérieur en nombre. Blessé grièvement a subi l'énucléation de l'œil gauche.

Soldat BLONDEL, 268^e d'infanterie : s'est présenté comme volontaire pour maintes missions périlleuses, notamment pour aller placer des défenses accessoires devant la tranchée à quelques pas de l'ennemi. Blessé grièvement à la cuisse, a été amputé.

Cannonnier HURION, 12^e d'artillerie : délié de toute obligation militaire, s'est engagé pour la durée de la guerre et a fait preuve en toutes circonstances de calme et de bravoure. Grièvement blessé le 23 décembre 1914 à son poste de combat.

Soldat ARRAMBERI, 2^e de marche du 1^{er} étranger : très bon soldat. Plein d'entrain et d'énergie. Le 16 juin 1915, isolé de sa compagnie, s'est avancé avec son sergent et quelques hommes de son escouade jusqu'aux positions de première ligne. A fait preuve de ténacité et de courage, en soutenant pendant quarante-huit heures un combat violent à coups de bombes contre les Allemands occupant une tranchée à trente pas de lui. Blessé sérieusement, a continué néanmoins à lancer des bombes et ne s'est arrêté qu'après épuisement.

Adjudant FAURICHON, 237^e d'infanterie : s'est porté avec sa section à l'attaque d'une tranchée ennemie, s'est emparé d'une partie de celle-ci et malgré des pertes sensibles est resté deux jours et deux nuits dans la position conquise jusqu'au moment où il s'est porté à l'attaque en tête d'une unité voisine.

Sergent THIRIET, 4^e bataillon de chasseurs : sous-officier très énergique qui a toujours demandé à accomplir des missions périlleuses.

ses. A été cité deux fois à l'ordre du corps d'armée. Blessé très grièvement, pour la troisième fois, depuis le début de la campagne. **Caporal ALEXANDRE**, 140^e d'infanterie : d'une bravoure éprouvée. S'était déjà signalé au cours des journées des 24 et 25 décembre 1914. A été blessé en faisant construire par son escouade des tranchées sous un violent bombardement, le 8 juin 1915.

Soldat GARDETTE, 142^e d'infanterie : le 8 juillet 1915, étant en patrouille, a pansé son chef blessé, sous un feu violent de l'ennemi, puis l'a ramené sur ses épaules à proximité de nos tranchées où, il a pu le faire ramener après y être venu chercher du secours. A fait preuve à nouveau dans cette circonstance de la bravoure et du dévouement dont il est coutumier et a fait l'admiration de tous.

Adjudant SOURZAC, 417^e d'infanterie : blessé une première fois est revenu sur le front aussitôt guéri, et s'est signalé en toutes circonstances par son allant et son énergie. A été grièvement blessé en lançant une grenade.

Adjudant GEOFFROY, 360^e d'infanterie : après un assaut des plus durs, a réussi à organiser la position conquise sous un bombardement violent et s'y est maintenu en dépit de plusieurs contre-attaques.

Soldat ANTHORRE, 360^e d'infanterie : soldat d'un rare courage qui s'est distingué en maintes circonstances depuis le début de la campagne ; revenu pour la troisième fois sur le front après avoir été blessé, a eu une conduite héroïque, défendant pendant vingt-quatre heures à coups de grenades l'entrée d'un boyau conduisant à une tranchée qu'on venait de conquérir ; bien que blessé est resté à son poste.

Sergent BADINIER, 360^e d'infanterie : après la mort de son lieutenant a pris le commandement de la section, a repoussé plusieurs contre-attaques avec la plus grande vigueur et s'est maintenu dans la tranchée conquise en dépit d'un bombardement des plus violents. Déjà blessé deux fois,

Adjudant GENDARME, 226^e d'infanterie : a les 2 et 3 octobre 1914, exécuté des reconnaissances périlleuses dans des villages occupés par l'ennemi ; fait prisonnier, le 6 décembre 1914, à l'attaque des tranchées allemandes s'évade pendant la nuit et rentre dans nos lignes. Blessé le 18 décembre lors d'une nouvelle attaque des tranchées.

Sergent BADOUX, 42^e bataillon de chasseurs : doué d'un courage exceptionnel, n'a pas cessé depuis le début de la campagne d'être un modèle d'audace et de dévouement. En particulier est allé chercher, le 17 juin 1915, sous le feu et à proximité de la position ennemie son sergent grièvement blessé.

Adjudant chef CHAINNEAU, 360^e d'infanterie : durant les journées des 4, 5 et 6 juin 1915 complètement isolé dans une maison conquise, a maintenu sa section sous un feu violent d'artillerie et a repoussé six contre-attaques.

Sergent ESNAULT, 360^e d'infanterie : durant les journées des 4, 5 et 6 juin 1915, a maintenu sa section dans une tranchée nouvellement conquise et en lutte constante avec l'ennemi. A réussi à progresser et à repousser six contre-attaques.

Adjudant LEGRAND, 279^e d'infanterie : commandant avec beaucoup d'autorité sa section de mitrailleuses, l'a en toutes circonstances portée en première ligne, avec la plus grande audace et notamment le 11 juin 1915 où après avoir eu ses pièces enterrées avec plusieurs de ses hommes a néanmoins réussi à les dégager et à les remettre en position.

Soldat MASSART, 294^e d'infanterie : le 22 septembre 1914, au moment où il se portait en avant avec sa section pour creuser une tranchée en arrière de la crête, fut atteint d'un éclat d'obus qui lui enleva le pied presque entièrement et supporta sa douleur avec le plus grand courage. Amputé de la cuisse gauche.

Soldat GUITON, 314^e d'infanterie : très belle conduite au feu depuis le début de la campagne et notamment le 16 février 1915 où il a été grièvement blessé à quelques mètres des retranchements ennemis.

Sergent DURAND, 122^e d'infanterie : le 10 juillet 1915, s'est lancé avec un magnifique courage à l'attaque d'une tranchée allemande dans laquelle il a sauté un des premiers, tuant un sous-officier téléphoniste ennemi qui tentait de sauver son matériel et bles-

sant plusieurs ennemis. S'est maintenu dans la tranchée jusqu'au moment où il a été blessé (deux balles à la poitrine, une contusion aux reins). Déjà blessé à la tête antérieurement.

Sergent DOZOL, 2^e de marche du 1^{er} étranger : excellent sous-officier d'une bravoure à toute épreuve. Séparé du reste de sa compagnie pendant l'attaque du 16 juin 1915, s'est porté en première ligne avec quelques hommes de sa section, a fait preuve du plus grand courage et d'une rare énergie en dirigeant, pendant quarante-huit heures, une lutte acharnée à coups de bombes contre les Allemands fortement retranchés à trente pas de lui.

Soldat GUENAN, 8^e zouaves de marche : au combat du 16 juin 1915, ayant réussi à découvrir les mitrailleuses ennemis qui prenaient l'infilade à courte distance le régiment parti à la charge, s'est élancé aussitôt vers cet emplacement, a tué le chef de pièce et deux servants et a fait deux aides prisonniers. A fait l'admiration de ses chefs.

Sergent ESPARSEIL, 7^e génie : s'est tout particulièrement distingué le 9 mai 1915, par sa crânerie en entraînant son escouade à l'assaut des tranchées ennemis. A été cité à l'ordre de l'armée ; le 16 juin 1915, a énergiquement pris le commandement d'un groupe de travailleurs qui s'employa très utilement à briser l'effort d'une contre-attaque ennemie qui fut arrêtée à courte distance.

Adjudant POMPEI, 4^e de marche de tirailleurs : très belle conduite au feu. A pris le commandement de sa compagnie, dont tous les officiers avaient été blessés et l'a maintenue énergiquement sur la position conquise.

Sergent MILLET, 4^e tirailleurs indigènes : dans l'attaque du 16 juin 1915, commandant la section de tête du bataillon, l'a brillamment entraîné, malgré un feu violent de mitrailleuses jusqu'à la quatrième tranchée ennemie, montrant la voie à tout le bataillon.

Adjudant STIEFEL, 8^e génie : s'est fait de nouveau remarquer, du 16 au 23 juin 1915, n'hésitant jamais à se porter sur les points les plus dangereux, avec un mépris absolu du danger, pour réparer les lignes téléphoniques. Grâce à son sang-froid et à son courage, les liaisons ont pu être constamment assurées quelle que soit la violence du feu.

Sergent SCHMITT, 25^e territorial d'infanterie : les 16, 17, 18, 21, 22 et 23 juin 1915, a fait preuve d'une énergie et d'un courage remarquables, dirigeant, avec un mépris absolu du danger, sous un feu violent, des corvées de ravitaillement jusqu'aux tranchées de première ligne, avec un dévouement exceptionnel.

Adjudant MOHAMED LAROUSSI BEN ALI, 4^e tirailleurs de marche : dans l'attaque du 16 juin 1915, tous les officiers de sa compagnie ayant été blessés, a emmené son peloton à l'assaut, dans des circonstances très difficiles, jusqu'à la première ligne, traversant un kilomètre de terrain battu par de violents feux de flanc.

Soldat ROBIN, 8^e zouaves de marche : infirmier très courageux. Le 16 juin 1915, ayant vu des hommes d'un corps voisin qui, privés de leurs chefs, hésitaient à se porter en avant, dans un moment critique, s'est précipité vers eux et, par son attitude énergique, a réussi, sous un feu violent, à les entraîner au-devant d'une contre-attaque furieuse. Est revenu, ensuite, continuer à panser des blessés de la première ligne de feu, dans une zone excessivement battue.

Sergent EL HAICH BEN SALAH BEN ALI, 4^e de marche de tirailleurs : au cours de l'attaque du 16 juin 1915, désigné comme sergent de sa compagnie, a puissamment encouragé les fractions qui sautaient la tranchée. Aussitôt sa compagnie sortie, a rejoint la première ligne, en embrochant six Allemands au passage. Blessé, n'a pas voulu se faire panser avant que le bataillon ne soit relevé.

Sergent PAPASSIN-TANOUDY, 2^e de marche du 1^{er} étranger : très bon sous-officier, conscientieux et payant d'exemple. Le 17 juin 1915, a été grièvement blessé au cou, pendant qu'il dirigeait, en terrain découvert, sous un feu violent de mitrailleuses allemandes, le travail de ses hommes occupés à l'organisation du terrain conquis.

Le Gérant : G. CALMÈS.

Imprimerie 31, quai Voltaire, Paris 7^e.